



**THÉÂTRE**  
Kisseliov, Casabonne et Kafka  
au Prospero  
Page E 4



**CINÉMA**  
Les frères Coen frappent  
un autre grand coup  
Page E 9

CAHIER **E**

# CULTURE



Quartier des spectacles

«Réussir le Quartier des spectacles»  
La Place des festivals fournira à ces derniers un lieu d'ancrage privilégié pour leurs activités et un point de ralliement pour les festivaliers. C'est aussi devenu un symbole pour l'ensemble du Quartier des spectacles à venir. Livraison prévue: 2009.

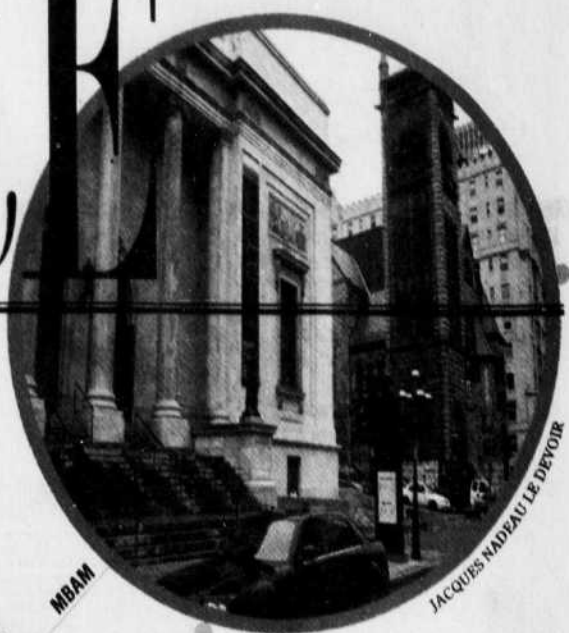
La Vitrine culturelle, billetterie centralisant toute l'offre de spectacles, s'installerait dans une nouvelle construction à l'angle de la rue Sainte-Catherine et du boulevard Saint-Laurent. Elle abriterait aussi un bistro, la nouvelle Maison de l'image et de la photographie. Livraison souhaitée: 2009.

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

Silo n° 5

■ Alvin Segal, président et chef de la direction de Vêtements Peerless Clothing inc., a donné son nom au Centre des arts Saidye-Bronfman.

■ La famille Bourgie s'est fait connaître pour son réseau de maisons funéraires, mais elle s'engage de plus en plus dans des projets culturels, comme le Musée des beaux-arts de Montréal, dont le nouveau pavillon portera d'ailleurs le nom.



MBAM

JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«Favoriser le développement des musées montréalais»  
Le Musée des beaux-arts de Montréal vient de boucler son budget pour réaliser son projet d'expansion dans l'église Eskine & American voisine, afin d'exposer sa collection d'art canadien. Livraison prévue: 2013. D'autres établissements rêvent de grandeur: le Musée McCord lorgne le quai n° 16 du Vieux-Port, le Musée d'art contemporain vise le silo n° 5. Pointe-à-Callière explore les sous-sols de la ville.

■ Jean-Marc Eustache, président et cofondateur de Transat A. T. Inc., tend à diversifier son soutien en aidant tant les petites que les plus grandes organisations culturelles.



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

«Adopter la médiation culturelle comme stratégie d'accès à la culture»  
Rapprocher la culture des citoyens fait partie des défis actuels du monde des arts. De nombreux organismes et entreprises d'économie sociale sur le terrain s'y consacrent. Les organisateurs du Rendez-vous prévoient que des mesures concrètes à ce sujet seront adoptées durant les réunions plénières de lundi.

## Montréal 2017 Enjeux de culture

Quelle métropole culturelle veut-on voir prendre forme d'ici 10 ans? Et surtout: comment réaliser concrètement le Montréal de demain? C'est ce dont discuteront quelque 1200 participants lors du Rendez-vous novembre 2007 — Montréal métropole culturelle, qui s'ouvre lundi pour deux jours. Ce grand sommet a déjà relevé un défi: celui de rassembler des représentants des trois paliers de gouvernement et des milieux culturels, économiques et associatifs autour d'une même table et d'une série d'enjeux précis, dont *Le Devoir* donne ici un aperçu.

FRÉDÉRIQUE DOYON

Quelle métropole culturelle veut-on voir prendre forme d'ici 10 ans? Et surtout: comment réaliser concrètement le Montréal de demain? C'est ce dont discuteront quelque 1200 participants lors du Rendez-vous novembre 2007 — Montréal métropole culturelle, qui s'ouvre lundi pour deux jours. Ce grand sommet a déjà relevé un défi: celui de rassembler des représentants des trois paliers de gouvernement, des milieux culturels, économiques et associatifs autour d'une même table et d'une série d'enjeux précis, dont *Le Devoir* donne ici un aperçu.

Dans un Montréal idéal, tel qu'imaginé par divers acteurs de la culture, des artistes reviendraient habiter l'édifice Wilder au cœur du centre-ville, d'autres verraient leurs ateliers de quartiers protégés de la flambée immobilière, le Musée d'art contemporain installerait ses annexes dans le monumental et emblématique silo n° 5 du Vieux-Montréal, la relève et les communautés culturelles auraient les moyens d'exprimer leur art à leur manière distincte. Et si c'était possible? C'est ce que laisse miroiter le Rendez-vous de lundi et mardi.

Les bibliothèques de quartier seraient regarnies de livres, le mont Royal serait mieux protégé et mis en valeur, l'art public s'implanterait régulièrement dans la ville, le secteur privé

s'engagerait activement dans la création et, pourquoi pas, Montréal se retrouverait sur la fameuse Liste du patrimoine mondial de l'UNESCO...

Le portrait n'est peut-être pas si loin de la réalité de Montréal 2017, puisqu'il s'agit là d'éléments souvent explicitement inscrits au Plan d'action 2007-2017 du sommet. La table serait-elle mise pour mettre la métropole culturelle sur les rails, malgré la difficulté renommée de Montréal de mener à bien ses grands projets culturels? (Voir un autre texte en page B 1)

Chose certaine, «le plan a été adopté par tout le monde», souligne Simon Brault, président de Culture Montréal, qui organise le sommet. *Les phrases ne sont pas neutres.*

L'imposant programme, auquel ont effectivement adhéré les représentants de tous les milieux (gouvernements fédéral, provincial et municipal, affaires, culture) servira de canevas de travail aux deux journées. Ce sera l'occasion d'en discuter, mais aussi de s'engager plus concrètement sur les voies de la réalisation. Car le but du Rendez-vous dépasse le fantasme et promet à la fois des échanges d'idées fructueux et des avancées concrètes vers la réalisation de grands projets.

«On ne veut pas que ce soit seulement un mur de lamentations, une liste d'épicerie ou d'annonces du privé. On veut que ce soit un lieu où les idées se rencontrent, s'entrechoquent, où les vraies choses se disent», poursuit Isabelle Hudon, présidente de la

Chambre de commerce et elle aussi membre du comité de pilotage du sommet.

Propositions concrètes

Que contient ce plan? Une trentaine d'énoncés d'intention (et une soixantaine de sous-objectifs) répartis en cinq grandes orientations, qui donneront lieu à autant de réunions plénières en début de semaine: améliorer l'accès à la culture, investir dans les arts et la culture, enrichir la qualité culturelle du cadre de vie, favoriser le rayonnement de Montréal au Canada et à l'étranger et fournir à Montréal les moyens d'une métropole culturelle. À chacun des énoncés sont rattachés des promesses d'engagement financier.

Certaines propositions renvoient à des réalisations qui suscitent spontanément la fierté citadine. «Favoriser le développement des musées montréalais» fait écho aux nombreux projets d'agrandissement que caressent les établissements de la métropole. «Réaliser le Quartier des spectacles», bien que cette ambition soit déjà enclenchée, mettra fin au doute et au cynisme quant à la capacité de Montréal d'aller de l'avant. «Préserver et mettre en valeur les territoires, sites, monuments et bâtiments d'intérêt patrimonial», ce que le ministère de la Culture s'est déjà un peu engagé à faire avec sa récente annonce de 321 millions d'argent frais pour rénover les infrastructures du secteur.

D'autres, plutôt d'ordre idéologique, n'interpellent pas moins l'imaginaire et se révèlent tout aussi importantes quant à la destinée de la métropole culturelle. «Favoriser le droit à la culture pour tous les citoyens» renvoie à l'importance accrue des activités de médiation culturelle. «Appuyer les initiatives qui favorisent les artistes de la relève», gage de longévité de la créativité montréalaise...

Mécènes et commanditaires

Un autre élément crucial du sommet consiste à établir des ponts entre gouvernements, gens d'affaires et de culture. Quelque 150 personnalités du secteur privé sont attendues au sommet, qui compte sur leur participation active dans le développement de la métropole culturelle.

Un objectif non négligeable, quand on sait que les fonds privés constituent seulement 13 % du financement des activités culturelles au Québec, comparé à 26 % pour le reste du Canada... L'importante délégation du monde des affaires au sommet, qui en impressionne plusieurs, notamment les gouvernements, joue d'ailleurs en faveur de la perception d'un réel tournant dans la manière de construire Montréal à travers sa force culturelle.

Le Devoir



Maison de la culture Maisonneuve

«Consolider et mettre en valeur le réseau de diffusion culturelle»  
Le réseau de diffusion municipal des Maisons de la culture assure la diffusion des arts sur tout le territoire. Mais on doit veiller à ce qu'il ne concurrence pas les théâtres privés. D'où le besoin de faire un portrait de ce réseau et de stimuler la concertation avec les diffuseurs privés et l'harmonisation de leurs programmations. Horizon: 2017.

**ATMA**

YANNICK NÉZET-SÉGUIN  
ORCHESTRE MÉTROPOLITAIN

Des artistes emballants!

**LA MER**

DEBUSSY | BRITTEN | FAURÉ

YANNICK NÉZET-SÉGUIN  
Orchestre Métropolitain du Grand Montréal

atmaclassique.com

CD • SACD en vente chez  
**ARCHAMBAULT**

Canada

## CULTURE

## La culture, entre lueurs et rayonnement



Odile Tremblay

sous et des appuis au cours de ce sommet, faudrait pas s'en plaindre...

Lorsque Pierre Karl Péleadeau fait rimer, dans un dîner-causerie, culture avec retombées du *Banquier* et de *Star Académie*, l'inquiétude surgit de nouveau: *Culture, dites-vous?*

Mon petit doigt m'assure que des dialogues de sourds entre créateurs et financiers parsèmeront ce sommet...

Un doute nous assaille. Montréal, miroir du Québec entier, est-il vraiment une terre aimante pour la culture? Un peuple chez qui le mot «intellectuel» apparaît si péjoratif s'offre-t-il un rapport harmonieux avec l'art, du moins avec celui qui pousse hors des ornières balisées? Avec une langue maternelle ainsi massacrée, les Québécois peuvent-ils goûter la musique des mots voltigeant en flocons de poésie?

Que de questions sans réponses!

On parlera beaucoup d'infrastructures à ce sommet. Et sans doute peu du rapport raboteux que les Québécois entretiennent avec une culture, à leurs yeux suspecte dès qu'elle s'éloigne du franc populisme. Or tous les ingénieurs l'assurent: il faut tenir compte de la nature du sol sur lequel on bâtit. Ce sommet sera-t-il construit sur du sable, faute de viser un changement de mentalités en ouvrant sur l'amour des arts, des mots, de l'esprit qui vole? Et ce problème d'éducation à la culture, va-t-on finir par l'aborder de front?

Dissipez nos doutes, quelqu'un...

De mon côté, loin des projets pharaoniques en cours (louables certes, certes...), je me suis contentée d'attraper au vol sur mon petit chemin de ronde des moments de charme artistique. Juste en faisant la tournée des amies.

Premier arrêt: chez ma copine Sarah Marceau. Elle préparait son exposition *Dentelles de béton* pour la galerie YellowFishArt, sur Saint-Laurent, qui débute le 23 novembre. Depuis cinq ans, Sarah s'offre un corps-à-corps avec l'argile, coulant ensuite ses œuvres en béton ou en alliage d'acier. À 26 ans, elle est toute menue. Or, au printemps der-

Julie Snyder dans *Le Banquier*

SOURCE TVA

nier, une hernie discale a entravé ses efforts physiques. La nécessité étant, dit-on, la mère de l'invention, Sarah a créé une technique douce: elle trempe des bandes de coton à fromage dans une sorte de colle, afin qu'elles adhèrent à des structures de fil de fer. Cela leur confère des formes étranges: couples enlacés ou danseurs solitaires sortis apparemment d'une nouvelle d'Edgar Poe, mis en scène pour un bal des squelettes.

Sarah se dit obsédée par les questions d'écologie. D'où son thème. «*Tout être humain est abîmé, criblé par la vie, troué, alvéolé par l'altérité*», écrit-elle.

J'ignore si «son produit possède un fort potentiel de croissance», pour emprunter le langage du Plan d'action 2007-17. Je sais juste que les voix d'artistes écorchés apportent à Montréal son bourdonnement créatif, mais qu'il faut parler tout bas pour l'entendre...

Autre escale: un bond cette semaine au lancement du *Portrait d'André Mathieu*, d'Hélène de Billy, ma cousine. Elle a écrit la biographie romancée du musicien montréalais, ex-enfant prodige, vaincu par l'éthylisme, le malheur, disparu dans l'oubli en 1968. Le livre est conçu à la façon d'une intrigue: la quête d'un mystérieux portrait d'André Mathieu à 17 ans par Léo Ayotte. Hélène a retrouvé le tableau en question dans la réserve du Musée de la pulperie à Chicoutimi, sous l'anonymat du titre: *Portrait d'un jeune homme*.

Lors du lancement du roman, le tableau trônait dans la salle de l'hôtel Nelligan. Une dame Beauchemin, chez qui André Mathieu a composé le *Concerto de Québec*, m'en a fredonné le thème, ancré dans sa mémoire depuis le premier jour. Un moment magique flottait, trop fragile pour durer. Le fantôme du musicien glissait entre les petits fours et le vin, qu'il a dû boire, bien entendu.

D'autres réinventeront cette semaine avec fracas l'avenir de la métropole, en oubliant peut-être de se pencher pour recueillir les fragiles voix d'artistes, sa vraie sève. À travers ma tournée d'amies, question d'échelle, j'ai senti battre le cœur créatif de la ville, songeant que les grands rayonnements naissent aussi des petites lueurs accumulées... À chacun son Montréal culturel.

otremblay@ledevoir.com

Cette chronique ne sera pas publiée durant deux semaines, car je m'envole en Israël, ravi de fuir l'hiver. À plus!

## ROCHE, PAPIER, COUTEAU...

DU 6 AU 24 NOVEMBRE 2007

THÉÂTRE INK

TEXTE : MARILYN PERREAULT  
MISE EN SCÈNE : MARC DUMESNIL

AVEC :  
Éloi Archambaudoin  
Catherine-Amélie Côté  
David-Alexandre Després  
Éve Gadouas  
Annie Ranger  
ASSISTANCE À LA MISE EN SCÈNE ET RÉGIE :  
Emanuelle Langheer  
DÉCORS : Vano Plotton  
COSTUMES : Sarah Balleux  
MUSIQUE : Martin Marier  
ÉCLAIRAGES : Martin Gagné  
DIRECTION TECHNIQUE : Nicolas Fortin  
DIRECTION ARTISTIQUE :  
Marilyn Perreault et Annie Ranger

BILLETTERIE ET INFORMATIONS : (514) 282-3900

À LA SALLE JEAN-CLAUDE GERMAIN  
DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI  
3900, RUE SAINT-DENIS

LES MARDIS À 19H00  
DU MERCREDI AU SAMEDI À 20H00  
UNE MATINÉE : SAMEDI, 17 NOVEMBRE À 15H00

Cette production a bénéficié de réalisations au Théâtre d'Aujourd'hui  
et à la Maison de la culture Plateau-Mont-Royal.

Conseil des arts et des lettres Québec  
Conseil des Arts du Canada  
Canada Council for the Arts

CARTE PREMIÈRES

le petit quat'sous de poche 07-08

saison itinérante

## Terre océane

23 octobre au 17 novembre  
au Théâtre d'Aujourd'hui10 et 11 novembre de 12h à 17h  
Encan/Grande vente de débarras du  
Quat'Sous au 100, avenue des Pins Est

«Terre océane fait partie de ces histoires qui font du bien par sa beauté, par son humanité, par sa poésie.» — Jesse Bilodeau, *Radio-Canada*

«Une peinture théâtrale d'une rare beauté...Du théâtre étonnant, différent et passionnant.» — Jean Beaunoyer, *La Presse*

Texte : DANIEL DANIS  
Mise en scène : GILL CHAMPAGNEAvec : ARNAUD AUBERT  
FRANÇOIS CLAVIER  
MARIE PASCALE  
SÉBASTIEN RENE

Une production du Théâtre de Quat'Sous.  
du Théâtre du Trident, Logomotive Théâtre  
et de Daniel Danis, Arts-Sciences en collaboration  
avec le Théâtre d'Aujourd'hui

au Théâtre d'Aujourd'hui  
Billetterie du Théâtre d'Aujourd'hui : 514 282-3900  
3900, rue Saint-Denis, Montréal @ Sherbrooke

Réservations : 514 845-7277  
www.quatsous.com

Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts

## L'AGENDA

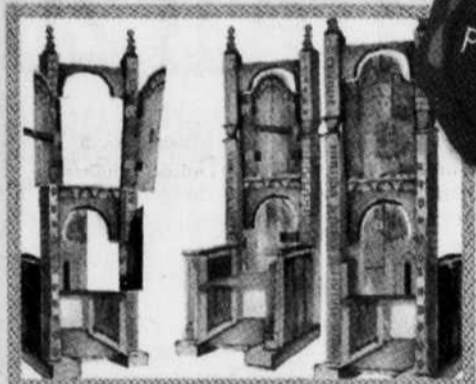
L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DEVOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

L'illusion, Théâtre de marionnettes présente

## Chantefable

Il y a très très longtemps,  
dans un royaume lointain,  
deux jeunes gens ont affronté maints dangers  
pour changer leur monde!

Spectacle  
pour les 7 ans  
et plus

DU 17 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE 2007

Au Studio-théâtre de L'illusion  
783, rue de Bienville  
(une rue au nord de Mont-Royal, angle St-Hubert)

Informations ou réservations 514-523-1303  
www.illusiontheatre.com

Québec Conseil des Arts du Canada Canada Council for the Arts



Association québécoise  
des troubles d'apprentissage  
« J'ai bûché très fort  
pour réussir mes  
études... j'apprenais  
différemment! »

www.aqeta.qc.ca

Fig. 16

Bistro 495

Addition

Salade (2).....14,60\$

Vin (2).....11,50\$

Dessert.....4,75\$

Taxes.....4,63\$

Sous-total.....35,48\$

Pourboire.....

Total.....

» Merci «



» Si ceci ressemble à  
un test de maths, visitez  
mathscourantes.ca ou  
appelez le 1 800 303-1004.

ABC  
CANADA  
Liberty Foundation  
Fondation pour l'alphabétisation

La solution par les maths

13 novembre au  
8 décembre, 20 h  
1371, rue Ontario est  
Billetterie (514) 526-6582  
Admission (514) 790-1245

## KAFKA

FRANZ

Le Groupe de la Veillée

## LA MÉTAMORPHOSE

COMPLÈT LES 21 ET 22 NOVEMBRE

ON JOUE AU [PROSPERO]!

Conception et mise en scène

Oleg Kisseliov

avec

Jean-François Casabonne

Caroline Binet

Ginette Chevalier

Claude Lemieux

Claire Gagnon

Gaétan Nadeau

Éclairages

Mathieu Maril

laveillee.qc.ca

LE DEVOIR

## CULTURE

THÉÂTRE

## Un chèque en blanc offert par les Grecs

Denise Guilbault met en scène Électre ou la chute des masques au Théâtre du Trident

PATRICK CAUX

Québec — On le sait, les programmations de nos théâtres naissent bien souvent d'un délicat tango entre les directeurs artistiques et les metteurs en scène. On propose, on discute, on imagine et on réajuste avant d'arrêter le choix définitif d'une pièce. *Électre ou la chute des masques*, présentée depuis jeudi au Trident, n'a pas fait exception.

Lorsque Gil Champagne a contacté Denise Guilbault, il avait en tête de lui confier la mise en scène d'une tragédie grecque, probablement *Électre*, de Sophocle. «Il voulait monter Sophocle en lui donnant un souffle moderne», relate la metteuse en scène. La proposition a immédiatement séduit l'artiste, qui dirige l'École nationale de théâtre parallèlement à son travail de metteuse en scène. «Je me suis alors souvenue d'une version d'*Électre* écrite par Marguerite Yourcenar que j'avais lue pendant mes études en lettres. Nous nous sommes replongés avec passion dans cet univers. C'est finalement ce texte que nous avons retenu pour ses qualités d'écriture, d'une part, mais également pour la liberté avec laquelle Yourcenar utilise l'histoire de la sœur d'Oreste.»

Dans la préface de son texte, Yourcenar explique avec limpidité l'origine de cette liberté. Pour la première femme élue à l'Académie française, le drame grec offre «un crédit inépuisable, un admirable chèque en blanc sur lequel chaque poète, à tour de rôle, peut se permettre d'inscrire le chiffre qui lui convient.»

En reprenant la fin du cycle des Atrides, Yourcenar s'est servie d'une mécanique bien huilée pour aborder des thèmes contemporains. «Yourcenar avait une connaissance exceptionnelle de la Grèce antique», souligne Denise Guilbault. Elle aurait aisément pu plonger dans l'univers d'Argos pour retravailler des enjeux de l'époque. Elle a plutôt décidé d'explorer des thèmes actuels. Les dieux, la mesure, la transmission de la malédiction ont été remplacés par une quête de vérité et la désillusion qu'elle entraîne.

Cette réappropriation des structures antiques a mené l'équipe de création sur des pistes inattendues. «J'ai vite compris que nos connaissances de la tragédie grecque allaient très peu nous servir dans le travail. On a vite relevé des composantes psychanalytiques dans l'œuvre. Des liens avec les idées de Freud, Jung et Lacan se sont imposés. En fait, ce n'est pas étonnant lorsqu'on se remet dans le contexte de l'écriture. Il en résulte une *Électre moderne*: prise — vous me pardonnerez le jeu de mots — entre la perte du père et la perte des repères. Il y a une rage de la rue dans le personnage. Elle a la prestance d'une reine et la fougue d'une délinquante.»

## Le défi du souffle

Klervi Thienpont (qu'on a notamment vu l'an dernier dans la production des *Mains sales*, de Sartre, dirigée par Marie Gignac) s'est vu confier le rôle. «*Électre de Yourcenar est désincarnée. Elle ne semble affectée ni par la faim, ni par la soif. Elle s'alimente à même sa haine et son désir de vengeance. Klervi a relevé le défi avec une grande maîtrise. Elle a cette force intérieure, cette présence et cette rage qui conviennent au personnage.*»

Entre autres difficultés, l'équipe a dû composer avec le souffle littéraire du texte. «*Yourcenar emploie les mots avec une précision chirurgicale. Le premier défi était de ne pas se laisser emporter par le tourbillon de la prose de cette grande auteure.*» La metteuse en scène s'est donc empressée de demeurer attentive aux enjeux du texte. «*On revenait constamment aux grands objectifs dont parlait Stanislavski. Quelle est la trajectoire des personnages? Vers où doit-on mener la pièce?*»

«L'autre grand défi posé par le souffle littéraire de *Yourcenar* est de donner un poids de chair aux personnages. Il fallait rendre le tout organique pour permettre aux comédiens de porter l'histoire.» Pour y parvenir, la metteuse en scène a entrepris un minutieux travail sur la langue et le corps. «*On a dû trouver une façon de faire certaines contractions dans la langue de Yourcenar afin de rendre le texte plus vivant, sans pour autant dénaturer sa parole. De la même manière, on a élaboré des répertoires de mouvements qui permettent de conserver la grandeur de la tragédie tout en donnant une certaine liberté aux comédiens.*»

## Collaborateur du Devoir

## ÉLECTRE OU LA CHUTE DES MASQUES

Marguerite Yourcenar

Mise en scène

de Denise Guilbault

Au Théâtre du Trident

Jusqu'au 1<sup>er</sup> décembreJASMIN ROBITAILLE  
Denise Guilbault en répétition

Grande découvreuse de textes, la metteuse en scène Luce Pelletier se tourne à présent vers *Comment j'ai appris à conduire*, de l'auteure dramatique américaine Paula Vogel.

HERVÉ GUAY

À l'approche de la première de *Comment j'ai appris à conduire*, Luce Pelletier plonge dans les souvenirs. Elle se rappelle que la lecture initiale de la pièce de Paula Vogel ne l'avait pas convaincue. Le drame lui avait paru trop conventionnel. C'était au début des lectures entreprises par la directrice de l'Opsis dans le but de réaliser son cycle américain. Une partie de ses hésitations à créer ce texte venait en outre de ce que l'auteure, lauréate du prix Pulitzer en 1998, était sans doute trop connue.

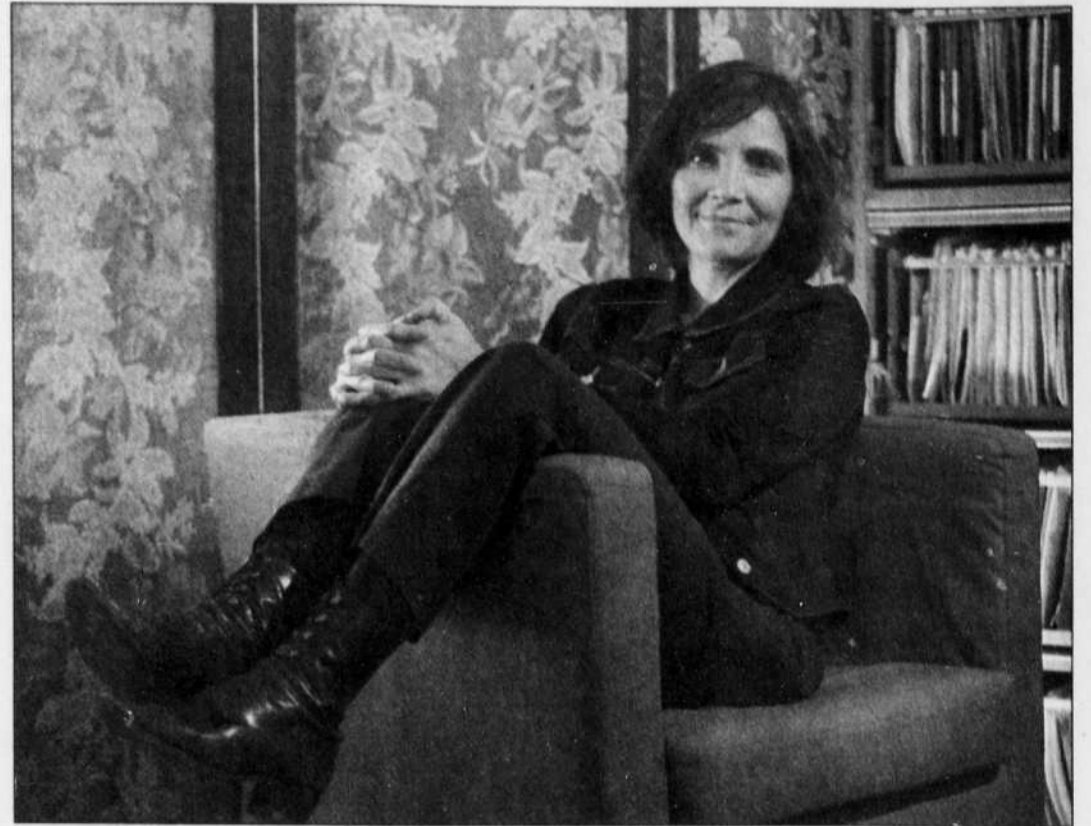
Entre-temps, les doutes de Luce Pelletier se sont dissipés. Plusieurs dizaines de textes plus tard, en y repensant, elle s'est rendu compte qu'elle était bien bête de s'empêcher de monter un objet théâtral si bien fabriqué. Elle vante maintenant les qualités de ce texte, la subtilité surtout, avec laquelle Vogel traite le thème délicat de la pédophilie. Loin de tout sensationnalisme, prévient-elle. «Il faut en croire la metteuse en scène, l'auteure a réussi à aborder ce sujet d'une manière élégante et même à provoquer une réflexion sur cette question.»

## Aller dans le tragique

«*Pour moi, [Comment j'ai appris à conduire] est un objet théâtral avant d'être une pièce sur la pédophilie. Par contre, depuis que je travaille la pièce, je dois dire que le thème, sa puissance, nous a submergés... Ne serait-ce que parce que tout le monde connaît une histoire réelle sur un "monocle" ou celui d'un ami... Honnêtement, je n'avais pas vu venir à quel point il s'agissait d'un terrain miné.*»

De l'aveu de Luce Pelletier, au moment de jeter son dévolu sur une pièce, elle se préoccupe presque toujours davantage de sa facture que de son sujet. Elle convient néanmoins que cela lui a souvent joué des tours. Une fois son choix arrêté, elle a parfois découvert que la pièce retenue comportait une forte dimension sociale, sûrement captée par son subconscient, mais qui ne l'avait pas frappée de prime abord. Ce «patern» semble s'être répété avec *Comment j'ai appris à conduire*. Pelletier ajoute cependant qu'elle veut aussi monter cette auteure parce que, le printemps prochain, l'Opsis présentera à l'Espace libre le travail de trois jeunes auteurs américains que Paula Vogel a formés. Aussi lui a-t-il semblé bon, au préalable, que le public montrerais le moins familier avec cet écrivain. Jusqu'ici, *How I Learned to Drive* a seulement été joué à Montréal, en anglais au Centaur, en 1998.

## La route du passé



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Bien qu'elle cherche à aller dans le tragique avec ses acteurs, Luce Pelletier insiste pour dire que *Comment j'ai appris à conduire*, de Paula Vogel, n'est pas une pièce violente.

Luce Pelletier prévient également qu'elle n'attaque pas *Comment j'ai appris à conduire* comme un simple drame. Elle demande plutôt à ses acteurs (en tête desquels figurent Violette Chauveau et Gabriel Sabourin) de jouer cette pièce comme s'il s'agissait d'une tragédie. Ce parti pris a aussi influencé le choix du décor. La metteuse en scène considère toutefois qu'il n'est pas facile de plonger dans le tragique avec le théâtre américain. Selon elle, l'influence du cinéma et de ses gros plans se fait beaucoup sentir sur l'écriture dramatique, et le redoutable sens de l'efficacité des Américains empêche souvent le tragique de se déployer. De plus, elle estime que le style de jeu des acteurs américains n'est pas propice au tragique.

«*Les acteurs américains sont très bien formés. Mais ils apprennent surtout à maîtriser le langage et à appuyer sur le bon bouton pour obtenir la bonne émotion. Pour aller dans le tragique, la démarche est différente: moins dans la tête, plus ancré dans le corps, plus près du sol. C'est aussi une question de tonus. Or, comme il y a un chœur grec dans [Comment j'ai appris à conduire], j'aborde cette œuvre quasiment de la même manière qu'Elektra de Hofmannsthal, où les choréutes étaient pratiquement toujours sur scène.*»

Bien qu'elle cherche à aller dans le tragique avec ses acteurs, Luce Pelletier insiste pour dire que *Comment j'ai appris à conduire* n'est pas une pièce violente. Elle est, dit-elle, d'une écoute agréable et ne se révèle troublante qu'en fin

de parcours, presque après coup. La directrice artistique de l'Opsis trouve également que le portrait de pédophile que trace Vogel n'est pas primaire.

## Faire entendre le texte

«*On ne le déteste pas dès les premières minutes, explique-t-elle. Mais on ne l'excuse pas non plus.*»

«*Parce que ça non plus, je n'aurais pas aimé ça, une pièce qui excuse la pédophilie. Ici, ce n'est ni bien ni mal. Personne n'a vraiment raison ni vraiment tort. C'est vraiment un beau duel entre les deux personnages principaux. En fait, moins un duel qu'une rencontre, racontée par une femme d'une quarantaine d'années, alors qu'elle a fait un long chemin depuis son enfance. Grâce à la distance qu'elle a prise par rapport aux événements, on échappe au pathos et à la sensibilité.*»

Pour Luce Pelletier, au théâtre, l'essentiel est de faire entendre le texte. Au sein de l'Opsis, on pratique avant tout un théâtre de paroles: c'est vers le verbe que tout converge. Dans sa compagnie, explique la directrice, on n'est pas fasciné par la technologie — même si on en emploie parfois —, on ne part pas de rien pour concevoir un spectacle sur le mouvement ou axé sur les marionnettes. «*La parole est et a toujours été le cœur de nos discussions*», résume la principale intéressée. Le choix des auteurs est tout dans cette compagnie fondée au milieu des années 1980, époque où dominait le théâtre d'images. Le texte servi par une bonne direction d'acteurs, ajoute Pelletier, plutôt que des «sparages» de mise en scène.

Lors de la fondation de l'Opsis en compagnie d'autres finissants du collège Lionel-Groulx, Luce Pelletier se souvient que Serge Denoncourt et elle se préoccupaient notamment de travailler à quelque chose qui allait perdurer. Elle ne songeait nullement à devenir metteuse en scène. Mais depuis une dizaine d'années qu'elle s'y est mise, elle a appris à se sentir à l'aise dans ce métier. L'enseignement prend aussi plus de place. Pourtant, ce qu'elle aime encore par-dessus tout, c'est de continuer à fouiller, à chercher et à approfondir.

À cet égard, Luce Pelletier se sent dans une position privilégiée à l'Opsis: elle y a le luxe de choisir, non seulement sur qui elle veut travailler, mais aussi avec qui elle veut le faire. Elle convient cependant que cette liberté a un prix. Depuis des années, elle se dévoue pour presque rien au service d'une compagnie théâtrale sans grands moyens. Pratiquement sans personnel pour l'appuyer. Le poids de toutes ces responsabilités, elle le sent certes avec plus de force quand arrive une première. Mais elle garde le cap. Et ceci, même si son rêve d'avoir un lieu où s'installer ne paraît pas près de se réaliser. Elle n'en est pas moins déterminée à travailler à la consolidation de «sa» compagnie et, à la voir aller, rien ne saurait la faire dévier de sa route.

## Collaborateur du Devoir

## COMMENT J'AI APPRIS À CONDUIRE

Texte de Paula Vogel, traduit par Marlyse Warda et mis en scène par Luce Pelletier, à l'Espace Go du 13 novembre au 8 décembre.

**Othello**  
DE WILLIAM SHAKESPEARE

UBU A L'USINE C  
I AU 24 NOVEMBRE 07 20H

TRADUCTION  
NORMAND CHAURETTE

ADAPTATION ET MISE EN SCÈNE  
DENIS MARIEAU

Sombrement lumineux, *Othello* de Denis Marleau touche à vif. [...] Porté par une éblouissante distribution...  
— Lyne Crevier, ICI

Shakespeare always tests a director's self-restraint and ability to interpret a familiar text anew, without tampering with its integrity or timeless essence. Marleau's *Othello* rates an A+.  
— Matt Radz, The Gazette

[...] la traduction de Normand Chaurette opère à nouveau sa magie: le texte paraît d'une grande clarté, d'une évidence modernité.  
— Marie Labrecque, Le Devoir

Pierre Lebeau a le rôle de sa vie. Pas une seule mimique, pas un seul mouvement de visage, un seul pas qui ne soit pensé, étudié dans l'âme noire de Iago [...] Il joue totalement intérieurement...  
— Dany Laferrière, Je l'ai vu à la radio, RC

L'équipe de rêve [...] Un Iago magistralement bien défendu par Pierre Lebeau. Son interprétation est viscérale. [...] Ruddy Sylaire, alias Othello, est pour le moins médusant. Desdémone... un rôle exigeant et rendu avec conviction et justesse par la lumineuse Eliane Préfontaine.  
— Marc-André Joanisse, Le Droit

Any production of *Othello* hinges on the strength of its Iago, and Marleau has a magnificent villain. Pierre Lebeau's performance Tuesday was a masterpiece of two-facedness and suave manipulation.  
— Natasha Gauthier, The Ottawa Citizen

AVEC RUDDY SYLAIRE, PIERRE LEBEAU, ELIANE PRÉFONTAINE, CHRISTIANE PASQUIER, DENIS GRAVEAUX, BRUNO MARCIL VINCENT-GUILLAUME OTIS, JEAN-FRANÇOIS BLANCHARD, ANNIK HAMEL  
CONCEPTEURS: ANGELO BARSETTI, NICOLAS BERNIER, NICOLAS DESOÛTEAUX, DANIEL FORTIN, STÉPHANIE JASMIN, JACQUES POULIN-DENIS

USINE C  
1345, AVE LALONDE, MONTRÉAL 514 521-4493 USINE-C.COM

UBUCC.CA

PHOTO: ANGELO BARSETTI

SUPPLÉMENTAIRES  
17 et 24 novembre  
Samedi - 15 h

Le Théâtre de La Manufacture présente  
FÉLICITÉ 16 OCT - 24 NOV 2007

OLIVIER CHOINIERE  
mise en scène SYLVAIN BÉLANGER  
avec MAXIME D'ARNOUVE, MIREIL DUTIL, ROGER LA RUE et ISABELLE ROY  
Assistants à la mise en scène JEAN GAUDREAU, CONCEPTEURS SARAH BALLEUX, MARTIN LABRECQUE, LARSEN LUJAN, PIERRE-ÉTIENNE LOGAS, SUZANNE TRÉPANIÈRE

Avec ce rituel ou (...) le salut et le bonheur se cherchent à l'extérieur de soi, Olivier Choinière épingle féroce un mal identitaire (...) que l'on reconnaît bien. Être une star, une héroïne tragique ou rien.  
Marie Labrecque, Le Devoir

Une invitation à un voyage étonnant. (...) On se fait faire un tour de manège (...) Je suis sortie de là sonnée, une bonne résolution. Du théâtre mordant.  
Julie Laferrière, On fait tous du showbusiness, SRC

C'est intelligent et construit de façon serrée. (...) les quatre comédiens sont convainquants. (...) Ils sont précis, interprètent au besoin, inventent si possible. Leur récit les fait exalter. Et nous aussi.  
Josée Bilodeau, www.radio-canada.ca

Olivier Choinière est féroce et brillant. C'est jouissif... Extrêmement drôle... dérangeant par moments. C'est extrêmement fort.  
Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, SRC

LA LICORNE  
4559, PAVILION, MONTRÉAL, QC  
www.theatrallicorne.com  
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSIONS  
514.790.1205  
1.800.361-4591

Présentateur de la saison  
LE DEVOIR

## CULTURE

THÉÂTRE

## Créer de l'« humanité »

Le metteur en scène Oleg Kisseliov s'allie à Kafka pour mieux dénoncer le règne de l'absurde

MICHEL BÉLAIR

Oleg Kisseliov a traversé les grandes eaux quelque part à la fin des années 1980 pour se retrouver à... Edmonton. Wayne Gretzky vient d'être échangé et l'activité théâtrale ne semble pas être particulièrement débordante en cet autre pays de neige d'un tout autre temps. Et c'est bien parce qu'il avait quitté sa Russie natale pour réaliser son rêve de faire du théâtre à sa façon qu'on retrouve bientôt le metteur en scène de ce côté-ci du continent...

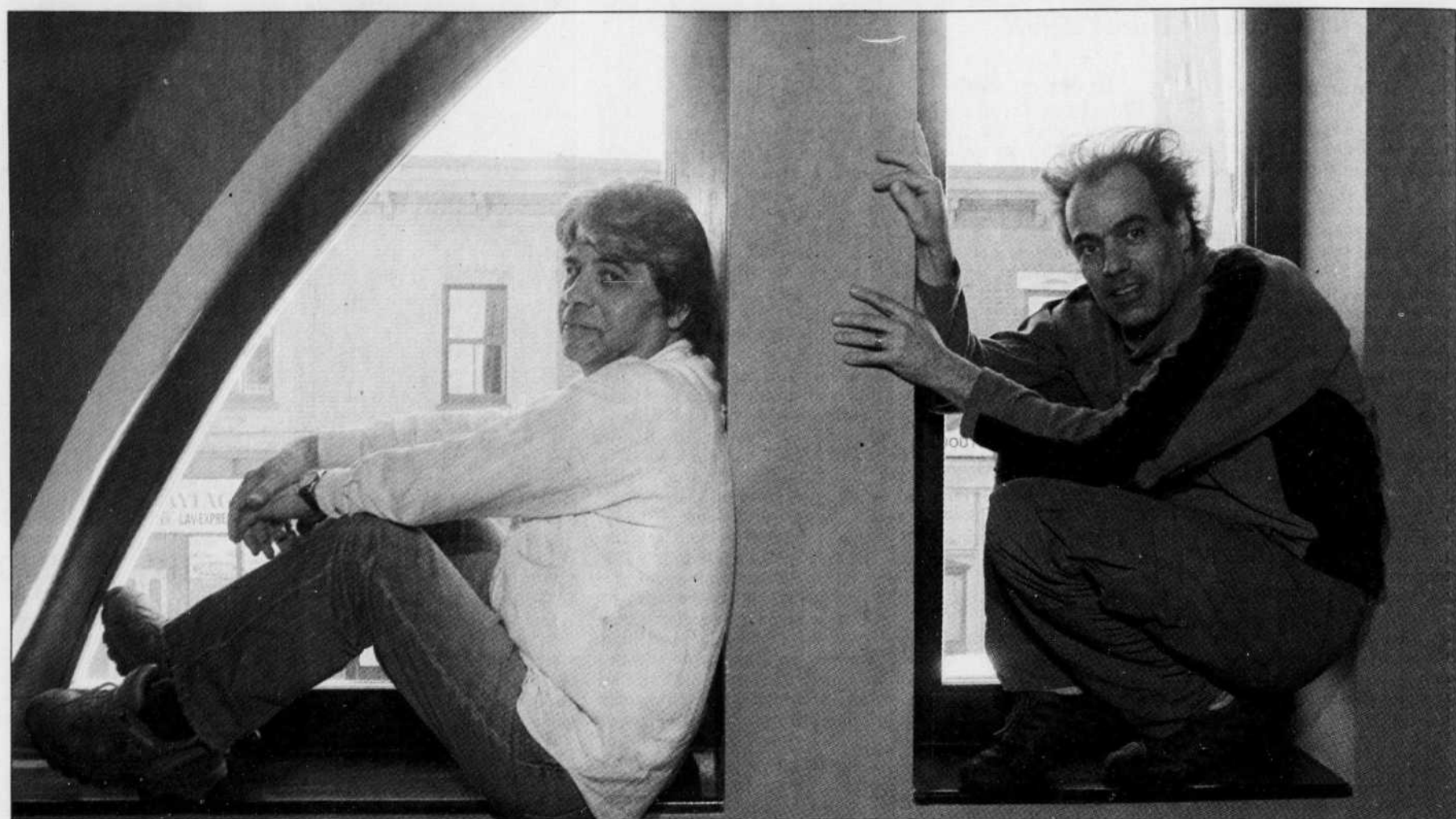
Aujourd'hui, en cette lumineuse journée d'automne du début de la semaine, Kisseliov — qui s'est établi à Montréal au début des années 1990 — en est à quelques jours de son troisième spectacle avec le Groupe La Veillée. Après *Songe d'une nuit d'été* (de William S., bien sûr, en 1998) et *Camera Obscura* (de Nabokov, en 2001), voilà que son adaptation de *La Métamorphose* de Kafka va prendre l'affiche chez Prospero, en début de semaine. L'homme est fébrile.

## Dans et par l'acteur

Mal à l'aise dans une langue qu'il maîtrise mal, il tentera pendant plus d'une heure de me faire saisir son «système», sa façon de travailler sur scène avec les comédiens et qui repose sur une approche à la fois physique et psychique: il y arrivera plus ou moins. Mais la conversation est rapidement passionnante, animée de force gestes...

Avec lui, le comédien Jean-François Casabonne, qui joue le rôle de Gregor Samsa, ce petit commis-voyageur qui se réveille un beau matin dans la peau d'un insecte. Nous sommes dans le petit café du Prospero, à l'étage. Et lorsque s'amènera le photographe Pedro Ruiz, la petite pièce résonnera pendant un court moment de bouts de phrases en russe, en espagnol, en anglais et en français, Sympa...

Tout cela s'est amorcé avec deux questions, directes: pourquoi Kafka? À partir de quelle impulsion, de quelle intuition s'est faite



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le metteur en scène Oleg Kisseliov vient d'adapter *La Métamorphose* de Kafka pour le théâtre Prospero, une production dans laquelle le comédien Jean-François Casabonne joue le rôle de Gregor Samsa, ce petit commis-voyageur qui se réveille un beau matin dans la peau d'un insecte.

l'adaptation du roman à la scène? Kisseliov ne répondra jamais tout à fait. Sauf en affirmant dès le départ que c'est le moment maintenant de monter Kafka puisque l'absurde règne partout autour de nous («Time to do that now!»)... Il se lancera en fait dans une longue tirade dans laquelle il parlera beaucoup des fausses valeurs égocentriques qui mènent le monde et qu'il compare à une sorte d'envahissement

'systématique de toutes les couches de la réalité par l'absurde... Mais il parlera surtout de la nécessité absolue de l'art, «qui nous fait différents des animaux».

Il fonce dans tous les sens, le sieur Kisseliov; on entend presque son esprit bouillonner. Dans un anglais laborieux mais néanmoins fort expressif, il va chercher des exemples un peu partout, dans tous les secteurs, pour situer l'art à la fois comme illusion, comme provocation et comme outil de transformation.

Mais attention: «un outil de transformation, dira-t-il en substance, aux mains de tout le monde» puisque l'on se sert du théâtre aussi dans les pays totalitaires. De cela, d'ailleurs, il témoigne avec emphase, lui qui est passé par le Conservatoire de Novossibirsk puis qui enseigna pendant dix ans à l'école Tangaka de Moscou avant de gagner Berlin et de développer là-bas les premiers éléments de sa méthode, que les spécialistes et les universitaires ont baptisée «méthode de l'impulsion créatrice»...

Mais il se méfie des étiquettes et des clichés qui, selon lui, correspon-

dent à ce que l'on fait de l'art et qui devient «la culture». Art et culture sont donc des données fondamentales absolument différentes l'une de l'autre. Et sur une scène de théâtre, l'art s'écrit d'abord dans et par l'acteur. «Dans et par le corps de l'acteur», répète-t-il à plusieurs reprises, de plusieurs façons, pour s'assurer que tout le monde a saisi. «That's the real material»...

## Une vision inspirante

Bon. Un ange passe. Grande respiration... C'est Jean-François Casabonne qui poursuit. «Lors du travail sur la pièce, Oleg nous a beaucoup parlé de l'urgence de monter Kafka maintenant; et surtout le Kafka de *La Métamorphose*. Pour lui, le texte est une métaphore de la transformation radicale de l'humain. C'est une transformation, une mutation tout aussi intérieure qu'extérieure.»

Ici, Kisseliov se lève lentement de côté en une série de gestes saccadés mais néanmoins fluides. Il raidit les doigts d'une étrange façon et fait quelques pas mal assurés autour de la table, puis se rassoit. La scène aura

duré quelques intenses secondes. Le metteur en scène regarde maintenant intensément Jean-François Casabonne en disant que, de l'absurde, il faut créer de l'humanité, de l'harmonie et de la beauté sur scène. Ces Russes, quand même!...

Visiblement, les deux hommes se comprennent. Le comédien poursuit. «En répétition, Oleg nous a souvent dit qu'il vivait lui-même sa propre métamorphose, qu'il se libérait de vieux clichés et que ses modes de conception changeaient... Dans sa façon très physique de travailler avec les comédiens, il réussit à faire surgir le psychique du corps. À l'inscrire dans tout le corps de l'acteur. Et, oui, j'ai réussi à trouver la coquerelle en moi! [Rires en cascade.] Sans faire de jeu de mots facile, je dirais que le fait de travailler avec lui a provoqué une métamorphose dans mon travail d'acteur...»

Le comédien poursuivra en soulignant la vision «inspirante» d'Oleg Kisseliov et sa passion hors du commun pour le travail théâtral. «Ses idées de mise en scène sont très souvent étonnantes de simplicité et beaucoup plus poétiques que politiques... Mais il y a aussi qu'il fait tout! La mise en scène, oui, mais la scénographie et les costumes, sans compter qu'il est en grande partie responsable de la

conception de la musique et de la lumière... Son implication est totale! Mais en même temps, il répète constamment que le metteur en scène n'est pas un dictateur et que l'acteur doit plonger en lui-même pour trouver son personnage. Il nous laisse beaucoup de place, beaucoup d'initiative; en fait, son engagement nous permet de prendre le relais aussi et d'être co-créateurs du spectacle avec lui. Nous sommes en interaction constante. Pour un acteur, c'est extrêmement stimulant.»

Kisseliov, qui se masse maintenant les jointures en disant perdre un peu de sa souplesse, est visiblement en grande forme. Il est très fier de ce spectacle. Il souligne la réponse «fabuleuse» de toute l'équipe de «fantastiques» comédiens. «Tout le monde travaille beaucoup, c'est fantastique. Tout le monde se métamorphose! A dream comes true», conclut-il...

## Le Devoir

## LA MÉTAMORPHOSE

De Franz Kafka dans la mise en scène d'Oleg Kisseliov. Une production du Groupe La Veillée présentée au Prospero du 13 novembre au 8 décembre. Rens.: 514 526-6582.

**mai**  
afro-contemporaine  
MAI (Montréal, arts interculturels)  
3 680, rue Jeanne-Mance  
Billetterie : 982-3386  
www.mai-qc.ca

**ABOUBACAR MANÉ**  
**Djahilya**  
avec le collectif KAÏRA  
Du 14 au 18 novembre  
Mercredi au samedi à 20h, Dimanche à 15h  
GRATUIT le dimanche à 15h pour les moins de 16 ans!

**KIDD PIVOT**  
**LOST ACTION**  
→ 30 OCTOBRE AU 3 NOVEMBRE / 20 H

CHORÉGRAPHE → CRYSTAL PITE  
INTERPRÈTES → ÉRIC BEAUCHESNE, FRANCINE LIBOIRON, MALCOLM LOW, YANNICK MATTHON, CRYSTAL PITE, ANNE PLAMONDON, VICTOR QUIJADA  
MUSIQUE ORIGINALE → OWEN BELTON  
ÉCLAIRAGES → JONATHAN RYDER  
COSTUMES → LINDA CHOW

« LA CHORÉGRAPHIE [...] ATTEINT DES SOMMETS DE BEAUTÉ ET DE PUISSANCE ÉVOCATRICE. » **LE DEVOIR**

« LOST ACTION SERA SANS L'OMBRE D'UN DOUTE L'UN DES HAUTS FAITS DE LA SAISON 2007-2008. [...] UN BONHEUR DE PRESQUE TOUS LES INSTANTS. » **LA PRESSE**

LES REPRÉSENTATIONS À MONTRÉAL SONT UNE COPRÉSENTATION DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE DANSE DANSE.

ALCAN Danc'Art Candango

**AGORA DE LA DANSE**  
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE  
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE → 514 525.1500  
ADMISSION → 514 790.1245

PHOTO : CHRIS RANDEL

**Le problème avec moi**  
Omnibus Du 6 au 24 novembre 2007 à 20 heures  
L'opéra au théâtre

De Larry Tremblay // Avec Carl Béchard, Larry Tremblay // Mise en scène Francine Alepin // Décors et éclairages Anick La Bissonnière et Martin Gagné // Costumes Veronique Borboen // Musique Jean-Frédéric Messier

Billetterie.514.521.4191  
Tarif régulier 28 \$ Étudiant 18 \$

Passports-Théâtre Espace Libre  
3 SPECTACLES pour 48 \$  
5 SPECTACLES pour 75 \$

1945 rue Fullum, Montréal // Frontenac // www.mimicmnibus.qc.ca

EN EXCLUSIVITÉ CANADIENNE À OTTAWA

**PINA BAUSCH**  
**TANZTHEATER WUPPERTAL**  
Nefés

CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE

**23-25 NOVEMBRE 2007**

Après les triomphales représentations à guichets fermés de 2004 - la reine incontestée de la danse-théâtre en Europe - (*Times of London*) revient au Centre national des Arts à Ottawa.

www.nac-cna.ca/danse

HEURES D'OUVERTURE DE LA BILLETTERIE DU CNA  
GROUP PRICES AND PACKAGES  
Centre national des Arts  
53, rue Elgin, Ottawa  
1 866-850-ARTS (613) 755-1111  
ticketmaster.ca

## CULTURE

Dimanche 11 novembre à 20h00

## LA VOIX DE L'IRAK

Farida, la diva irakienne et son ensemble de maqâm. Soirée de clôture du FMA 2007

29 \$, 39 \$, 49 \$. Théâtre Maisonneuve  
Place des Arts. Rés.: 514.842.2112

# Quand la vie ne tient qu'à un fil

## Les marionnettes de Ronnie Burkett et la condition humaine

ISABELLE PARÉ

Et si la réalité ne tenait qu'à un fil? C'est par le fil tenu qui le relie à ses pantins que Ronnie Burkett, marionnettiste de réputation internationale, explore avec finesse les revers de la condition humaine, dans sa dernière création onirique, intitulée *Ten Days on Earth*.

Le célèbre marionnettiste albertain, qui effectue un quatrième arrêt en carrière à Montréal depuis la fondation de sa compagnie en 1986, débarque avec ses malles regorgeant de petits personnages imaginaires, prêts à emporter le spectateur dans leur monde poétique, hautement mélancolique.

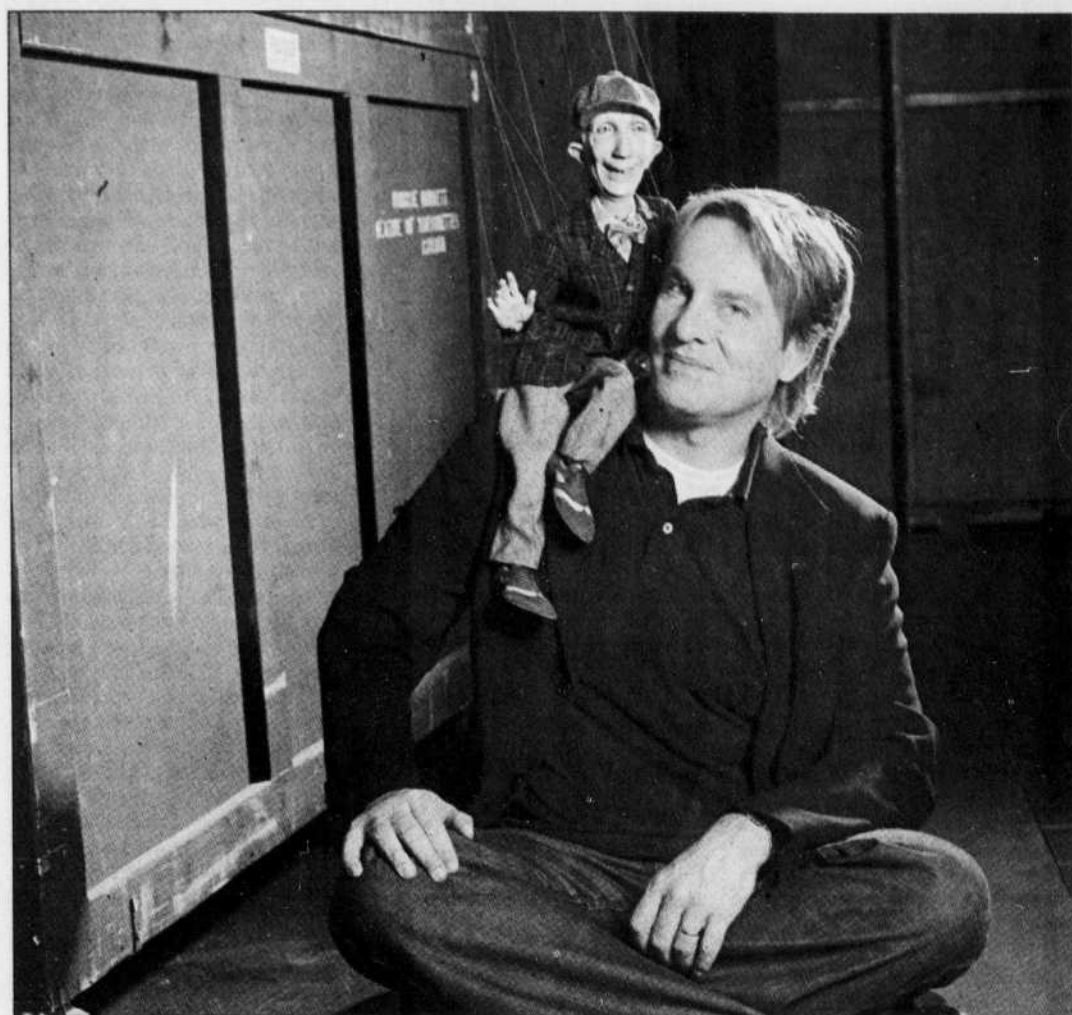
Avec sa tribu de frères pantins au visage émacié, Burkett démêle l'écheveau délicat des émotions et sonde les facettes cachées de l'âme humaine. En voyageant dans des univers tantôt réalistes, tantôt complètement déjantés, ce nouveau conte de Burkett met en scène 32 marionnettes incarnant une douzaine de personnages, dont des humains, des animaux et... Dieu.

*Ten Days on Earth*, présenté en anglais jusqu'au 17 novembre à la Cinquième salle de la Place des Arts, aborde avec subtilité le thème de la solitude, puis de l'amour inconditionnel et quasi symbiotique entre une mère et son fils.

Virtuose du rôle de composition, Burkett incarne tour à tour 12 personnages, dont la mère à huit moments distincts de sa vie, et son fils, Darell, un jeune déficient (représenté par quatorze marionnettes différentes). Le fils un peu simplet mettra 10 jours à comprendre que sa maman a rendu l'âme. Pendant ces 10 jours, ses souvenirs s'entremêlent aux héros de son livre pour enfants préféré, le chien Honeydog et le canard Little Burp. Pendant cette prestation ininterrompue d'une heure quarante-sept minutes, les mains et les cordes vocales de Burkett prêtent vie à tous ces personnages, sculptés un à un de ses propres mains.

«Ce spectacle parle de la solitude. Si un jour on se retrouve seul, sans le savoir, est-on vraiment seul? Cette histoire aborde aussi l'imaginaire d'un être infantile, dont chaque journée est faite de tristesse et de gaieté», dit Burkett, pour résumer sa nouvelle fable urbaine.

Sorte de caricature de la vie moderne, le conte de Burkett souligne aussi à grands traits le paradoxe que vit l'homme urbain d'aujourd'hui, plus que jamais esseulé dans la foule urbaine. «Dans les villes, les gens sont maintenant branchés sur leur I-Pod et ils ne communiquent plus les uns avec les autres. C'est très facile de disparaître sans que personne ne s'en rende compte», dit l'artiste, fasciné par les marionnettes depuis l'âge de sept ans.



TRUDIE LEE

Avec sa tribu de frères pantins au visage émacié, Ronnie Burkett démêle l'écheveau délicat des émotions et sonde les facettes cachées de l'âme humaine.

### Les fils de Burkett

Ronnie Burkett est tombé tout petit dans l'univers de la marionnette, comme Obélix dans son fameux chaudron de potion magique. Depuis près de 40 ans, il n'a jamais quitté ces petits partenaires articulés, dont les vies ne tiennent qu'à ses fils.

Son premier vrai rendez-vous avec les marionnettes, il le doit à de grands marionnettistes américains, dont le New-Yorkais Bill Baird et Martin Stevens, de l'Indiana, qu'il a convaincus, encore adolescent, de l'accepter comme jeune apprenti. «J'ai trouvé leurs noms dans l'annuaire. Je les ai contactés, comme ça. En fait, je me suis littéralement imposé. Je passais toutes mes vacances d'été avec eux», raconte-t-il.

Pourtant, au tournant des années 70, faire carrière avec des marionnettes relève de l'utopie. Aux États-Unis, l'art de la marionnette est méconnu et se résume aux tribulations de Kermit la grenouille et de sa pulpeuse compagne, Miss Piggy, rendus célèbres par le *Muppet Show* de Jim Henson.

«Contrairement à l'Europe, il n'y a pas de tradition de théâtre de marionnettes en Amérique. J'ai donc

été très influencé par le théâtre de marionnettes européen, beaucoup plus artistique et destiné aux adultes», soutient-il.

L'art dont se repait Burkett relève en effet du théâtre pur et de l'exploit physique, l'artiste étant l'auteur des textes et l'unique manipulateur des 32 marionnettes issues de son imagination. Sa dextérité inouïe donne littéralement vie à ses pantins de bois, dont le corps frémit au moindre bâillement ou haussement d'épaule. Ce maître de la manipulation croit qu'il n'a rien à envier aux comédiens traditionnels.

«Au contraire, je ne suis pas limité par la réalité. Pour un artiste seul, c'est une forme d'expression extraordinaire qui permet de jouer tous les personnages, les hommes, les femmes, les animaux, même Dieu. Mon répertoire est beaucoup plus vaste que celui de la majorité des acteurs», dit-il.

A peu près inconnu du grand public, Burkett, qui se produit pour la quatrième fois au Québec en anglais uniquement, roule pourtant sa bosse depuis plus de 30 ans partout dans le monde. En 1979, il a remporté un Emmy pour les marionnettes de *Cinderella*, diffusé à PBS. *Ten Days on Earth* fait salle

comble à Toronto pendant trois mois et a tenu l'affiche trois semaines au Sydney Opera House en Australie, avant de jouer à guichets fermés à Londres.

«Ma grande surprise, c'est la réaction du public. Je suis réinvité partout depuis 30 ans même si cette forme de théâtre est peu connue dans les pays anglophones», dit-il.

Après Montréal, Burkett et ses créatures s'envoleront pour Vienne, puis Manchester. En Allemagne et en Autriche, où survit une tradition de théâtre de marionnettes vieille de plusieurs siècles, Burkett a rencontré les publics les plus attentifs. Le public montréalais réussira-t-il à sauter la barrière de la langue pour embrasser l'univers fantastique de Burkett? «J'ai eu de très bons accueils dans des pays où les gens ne parlaient pas anglais. Cela fait de moi un meilleur comédien, car je dois littéralement "jouer" les mots», dit-il.

Le Devoir

### RONNIE BURKETT

Ten Days on Earth  
Ce soir, puis du 13  
au 17 novembre  
Cinquième salle  
de la Place des Arts

DANSE

# Culture mandingue et b-boying

FRÉDÉRIQUE DOYON

La relève, les petits lieux de spectacles et les communautés culturelles mènent la danse cette semaine à Montréal. Le chorégraphe et interprète d'origine ivoirienne Aboubacar Mané, qui a notamment dansé pour Serge Takri et Ghislaine Doté, propose une danse physique et ancrée au sol dans *Djahilya*, du 14 au 18 novembre au MAI (Montréal arts interculturels).

Le jeune chorégraphe puise dans la culture mandingue de l'Afrique de l'Ouest qui est la sienne. Mais la pièce pour quatre interprètes et deux musiciens prend une facture contemporaine en amalgamant des genres aussi diversifiés que la danse moderne, le breakdance, la capoeira et l'afro-jazz.

«*Djahilya*» renvoie au terme coranique qui désigne la période antéislamique où sévissaient guerres et conflits. À la fois auteurs et victimes du mal qui les accable, les danseurs du collectif Kaira tentent de se libérer de l'ignorance et de la peur qui enchaînent leurs corps souffrants. Leur seule consolation: la mélodie berçante de la kora.

Formé en percussions et en danses africaines au prestigieux Ballet national de la Côte d'Ivoire, ainsi qu'en danse moderne et en théâtre, le chorégraphe s'est installé au Québec en 1999. Il a déjà mis son art au service du Cirque de Soleil.



SOURCE MAI

### Djahilya, d'Aboubacar Mané

Le programme de mentorat du MAI, dont il profite depuis un an, lui a permis de travailler avec le chorégraphe senior Roger Sinha. Il s'associe pour la deuxième fois (après *Djoujou Faga* présenté à Tangente en février 2006) au collectif Kaira, qui met en scène les esthétiques africaines et occidentales.

Le 17 novembre, au Studio 303 (372, sur Sainte-Catherine Ouest), la commissaire Lys Stevens profite du dépôt prochain de son mémoire de maîtrise, sur la danse de la rue et son déplacement du vernaculaire à la représentation, pour convier une poignée de jeunes artistes issus de ce courant. Le breaking et le b-boying seront notamment à l'honneur, parmi d'autres formes de danses urbaines, avec des pièces courtes de Victor Quijada, K8 Astlund et David Albert-Toth.

Le Devoir

**yellamma**  
Création de Julia Beaulieu et Jonathan Foyat

Tangente  
15, 16, 17 novembre à 19h30  
18 novembre 2007 à 16h  
Billetterie 514 525 1500

La renaissance des arts chinois divins

新唐人全球華人新年晚會  
**CÉLÉBRATION**  
DU  
NOUVEL AN CHINOIS

**Réservation**  
Place des Arts  
175, Sainte-Catherine Ouest, Montréal  
514 842-2112 / 1 866 842-2112  
www.gala.qc.ca

Réseau Admission  
514 790-1245 www.admission.com

NTDTV Montréal  
514 392-0943

shows.NDTV.com

Tout nouveau spectacle!  
**Complet en 2007**  
Achetez vite vos  
billets pour 2008!

Du 15 au 17 janvier 2008

Mardi 15 janvier, 19 h 30  
Mercredi 16 janvier, 14 h 30 et 19 h 30  
Jeudi 17 janvier, 19 h 30

28 \$, 48 \$, 68 \$, 88 \$, 108 \$, 128 \$, 158 \$  
Rabais pour les groupes, les aînés et les étudiants

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts  
514 842 2112 • 1 866 842 2112  
www.placedesarts.com

New York • San Francisco • Chicago • Toronto • Montréal • Berlin • Paris • London • Sydney • Taipei • Seoul

Photo: Cylia Vorn Tschernmann

LA SÉRIE CINQUIÈME SALLE

LA PLACE DES ARTS PRÉSENTE  
**RONNIE BURKETT**  
**10 DAYS ON EARTH**  
Spectacle en anglais pour adultes (14+)

CRÉATION ET INTERPRÉTATION DE RONNIE BURKETT

Si un jour on se retrouve seul, mais qu'on ne le sait pas, se sent-on vraiment seul? Voilà la question qui a inspiré au célèbre marionnettiste canadien Ronnie Burkett *10 Days on Earth*, un charmant conte où la délicatesse des personnages à ficelles n'a d'égale que la justesse des sentiments.

8 AU 10 ET 13 AU 17 NOVEMBRE 2007, 20H

25\$ (adultes) 15\$ (étudiants) taxes et redevance incluses  
15% de rabais pour groupes de 20 et plus

Séne Cinquième Salle. Directeur de la programmation, Michel Gognon

Place des Arts  
514 842 2112 • 1 866 842 2112  
laplacedesarts.com  
Réseau Admission 514 790 1245

fma

Hydro Québec LOTO QUÉBEC FONDATION MUSIQUE 1007

Festival du Monde Arabe de Montréal

Samedi 10 novembre à 20h  
**LES LÉGENDAIRES MAÎTRES**  
**MUSICIENS DE JAJOUKA**  
DIRIGÉS PAR BACHIR ATTAR  
(Musique - Maroc)

Les légendaires Maîtres Musiciens de Jajouka, qualifiés par William Burroughs de « groupe de rock de 4000 ans d'âge », sont à Montréal sous la direction de Bachir Attar. Ils ont côtoyé Brian Jones, Mick Jagger, John Lennon, Ornette Coleman, Peter Gabriel et bien d'autres. Par cette musique sans âge à base de ghaïla (hautbois arabe), lira (flûte de bambou), guembri et percussions, les Jajouka sont entrés par la grande porte dans la légende.  
29 \$, 39 \$, 49 \$ (Txs en sus.)

Dimanche 11 novembre à 20h  
**LA VOIX DE L'IRAK**  
Farida, la diva irakienne et son ensemble (Musique - Irak, Hollande, Québec)

Digne représentante d'une civilisation et d'une culture musicale ancrées dans la mémoire humaine, et dans la lignée des grands compositeurs et chanteurs irakiens, Farida Mohammad Ali et son Ensemble de maqâm irakien insufflent une nouvelle ardeur à ce genre musical. Femme à la fois généreuse et simple à la manière des soufis, Farida offre à Montréal le Concert de l'année!  
29 \$, 39 \$, 49 \$ (Txs en sus.)

Théâtre Maisonneuve. Rés.: 514.842.2112  
ou admission 514.790.1245  
**www.festivalarabe.com**

## CULTURE

JEUX VIDÉO

## La grand-messe Arcadia

PAUL CAUCHON

C'est la grand-messe des fans de jeux vidéo, qui vont se précipiter pour essayer en primeur *Army of Two*, *Mass Effect*, *Super Mario Galaxy* et, surtout, *Assassin's Creed*, le jeu très attendu auquel Ubisoft travaille depuis quatre ans.

Depuis hier, et jusqu'à demain, dimanche, le stade Uniprix de Montréal, au parc Jarry, vibre au rythme du festival Arcadia, dont la deuxième édition accueillait plus de 20 000 personnes l'année dernière.

Groupes de musique émergente, festival de courts métrages inspirés de jeux vidéo, compétition de *guitar hero* (eh oui!), présence de plusieurs établissements d'enseignement ainsi que d'entreprises en perpétuelle campagne de recrutement, Arcadia pense à tout: on y trouve même un musée où les plus jeunes pourront affronter leurs parents autour des jeux du passé. Tout pour revivre la nostalgie du *PacMan*!

Trois jours de plaisir... mais l'industrie du jeu vidéo, c'est une affaire sérieuse. Dans sa grande lettre publique sur l'identité diffusée il y a une semaine, Jean Charest a lui-même écrit, pour montrer les succès du Québec, que «Montréal est en voie de devenir le Hollywood du jeu vidéo». Quand c'est le premier ministre qui salue Lara Croft, il se passe quelque chose.

## Une industrie en forte croissance

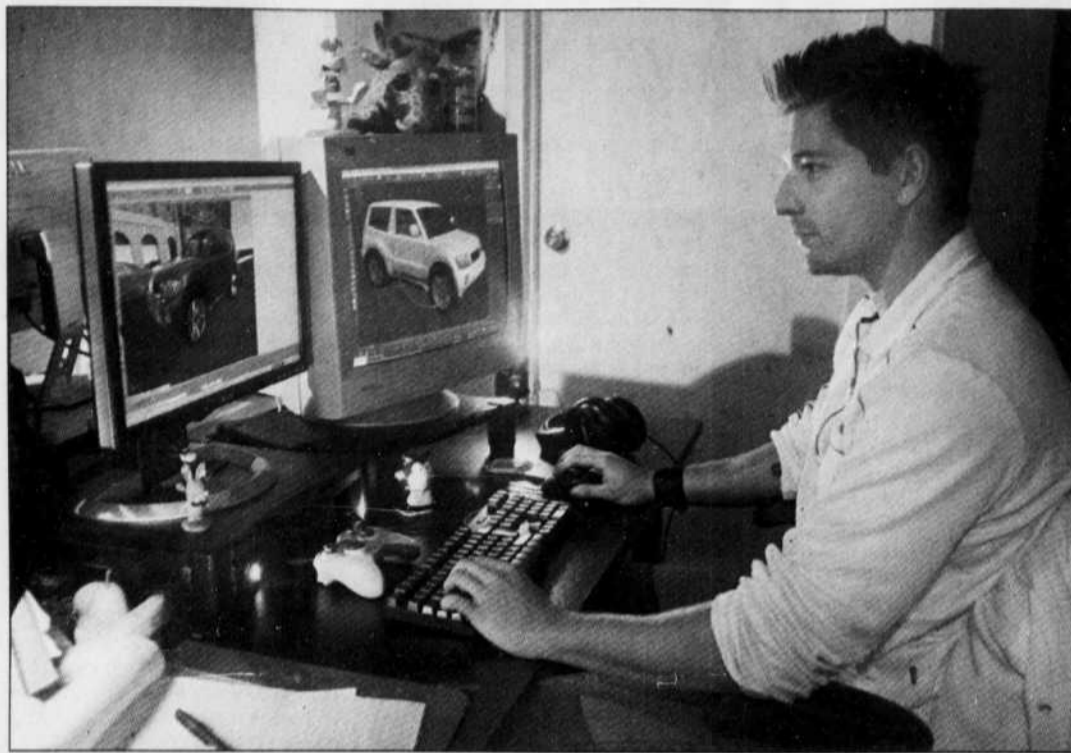
Il faut dire que les entreprises ne cessent de multiplier les annonces. Ubisoft, le leader à Montréal avec ses quelque 1500 employés, annonçait récemment qu'il prévoit porter à 3000 le nombre de ses employés en 2013.

A2M, qui a développé des jeux pour plusieurs compagnies et qui a été créée par des Québécois il y a 15 ans, compte maintenant 430 employés. Electronic Arts a ouvert un bureau à la Place Ville-Marie.

Selon l'association Alliance numérique, l'industrie québécoise du jeu vidéo engendre des revenus annuels de plus de 500 millions; en août dernier, on comptait 85 entreprises reliées à ce secteur, surtout à Montréal, qui emploient plus de 5000 personnes.

Comment une telle industrie culturelle a-t-elle pu se développer aussi rapidement? Bien sûr, les gouvernements ont offert de beaux cadeaux aux entreprises, sous forme de subventions et de crédits d'impôt. Mais avant l'explosion des jeux vidéo, «nous avions une forte expertise en effets spéciaux et en 3D», explique Rémi Racine, président d'A2M ainsi que d'Alliance numérique. «Quand Ubisoft est arrivée à Montréal en 1997, il y avait déjà une capacité d'artistes et de programmeurs qui était là.»

«Environ 5000 personnes qui travaillent dans le jeu vidéo, c'est une masse critique intéressante que peu de villes peuvent revendiquer», ajou-



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Depuis hier, et jusqu'à demain, dimanche, le stade Uniprix de Montréal, au parc Jarry, vibre au rythme du festival Arcadia. Trois jours de plaisir... mais l'industrie du jeu vidéo, c'est une affaire sérieuse. Ubisoft, le leader à Montréal avec ses quelque 1500 employés, annonçait récemment qu'il prévoit porter à 3000 le nombre de ses employés en 2013.

te Stéphane D'Astous, directeur général d'Eidos à Montréal.

Eidos, l'entreprise qui a créé *Lara Croft*, *Tomb Raider* et *Hit Man*, avait justement annoncé cette année qu'elle ouvrirait un bureau à Montréal. Elle vient de s'installer au centre-ville, dans des locaux qu'elle inaugurerait officiellement à la fin du mois. Elle prévoit créer 350 emplois d'ici trois ans. Son studio sera divisé en deux équipes: une équipe de testeurs pour les jeux qu'Eidos développe ailleurs et une équipe de créateurs qui développera un nouveau jeu à Montréal.

«Ce ne sont pas seulement les crédits d'impôt qui nous attirent, ajoute-t-il. Il y a le personnel qualifié, le mélange des cultures américaine et européenne, et des coûts de fonctionnement relativement bas par rapport à d'autres villes.»

Tout ce beau monde embauche à tour de bras, et la question de la formation demeure épineuse. «Nous vivons des difficultés de croissance et c'est difficile pour les écoles de suivre le rythme», mentionne Stéphane D'Astous. Rémi Racine est plus direct. «Le système d'éducation est trop lent, et ça finit par nous pénaliser, lance-t-il. Nous manquons de personnel qualifié dans plusieurs domaines.»

Ubisoft, elle, a créé son propre Campus Ubisoft, qui travaille maintenant avec sept établissements d'enseignement, cégeps et universités. «La puissance des nouvelles consoles de jeu fait en sorte qu'il y a maintenant une vingtaine de métiers spécialisés, dans tous les domaines», explique Cedric Orvoine, porte-parole d'Ubisoft.

Toutes les entreprises veulent embaucher parce que tout le monde s'entend aussi pour dire que le jeu vidéo est appelé à se développer encore plus. Il rejoint une population toujours plus large: la moyenne d'âge des joueurs dépasserait maintenant 30 ans, et monsieur et madame Tout-le-monde ne rechignent plus à acheter les consoles coûteuses ou à s'amuser sur leur PC.

## Vers le «jeu sérieux»

Les revenus du jeu vidéo ont maintenant dépassé ceux du cinéma, et le cinéma et le jeu vidéo se rapprochent sans cesse. Ubisoft, par exemple, a travaillé avec le réalisateur Peter Jackson pour le jeu *King Kong*, qui a exploré des aspects que Jackson avait laissés de côté pour son film. L'entreprise travaille également avec James Cameron en parallèle à son grand film en 3D qui doit sortir l'année prochaine dans les salles. «Il y a quelques années, le jeu vidéo était vu comme un produit dérivé du marketing du film, rappelle Cedric Orvoine. Aujourd'hui, il utilise les mêmes outils techniques que le cinéma. Nous croyons que la prochaine génération de consoles sera encore plus proche de ce qu'on voit dans un film. Les deux secteurs travailleront encore plus ensemble.»

Le jeu vidéo, entre autres, veut faire vivre une expérience qu'on ne pourrait pas vivre autrement, que ce soit piloter un avion ou se prendre pour Jules César. «Les jeux s'en vont vers une expérience encore plus complète», ajoute Rémi Racine. Les histoires seront encore plus développées, les environnements visuels,

toujours plus proches du cinéma HD. Les jeux seront encore plus raffinés sur le plan de l'intelligence artificielle, à tel point qu'ils ne réagiront pas de la même façon si on y joue deux fois de suite.»

Le président d'Electronic Arts a d'ailleurs déjà déclaré que son principal concurrent était maintenant la télévision. Si mon jeu est meilleur que ce que la télé offre ce soir, dis-ait-il en substance, les gens vont jouer plutôt que de regarder la télé.

Et c'est une culture qui se développe dans toutes les directions. Ainsi, Arcadia présentera aussi ce week-end *Mind Habits*, un jeu conçu par une équipe de recherche en intelligence sociale de l'université McGill, qui se joue sur Internet et qui est censé réduire le stress et augmenter la confiance en soi. Ce jeu a d'ailleurs remporté le concours du jeu vidéo canadien de Téléfilm Canada, qui lui a versé 800 000 \$.

Arcadia est un festival grand public, mais les 27 et 28 novembre se tiendra aussi, au Palais des congrès de Montréal, le Sommet international du jeu de Montréal. Ce congrès spécialisé réunira 1000 participants, qui assisteront à des formations présentées par les meilleurs spécialistes internationaux.

Et dans le cadre de ce sommet, on tiendra des rencontres sur le «jeu sérieux», un nouveau concept. «Le jeu sérieux, explique Rémi Racine, c'est le fait d'utiliser les méthodes, les outils, les techniques de l'industrie du jeu de divertissement et de les appliquer à des domaines plus sérieux: comme la santé, la sécurité, l'éducation.» Le genre de production qui veut simuler, par exemple, l'impact qu'aurait une bombe dans le centre-ville de Montréal. Mais cette fois-ci, sans superhéros pour régler le problème.

Le Devoir

JAZZ

## Hors catégories

SERGE TRUFFAUT

Ce n'est ni jazz, ni blues, parce que c'est plus vieux. C'est ancien et campagnard, ou plutôt paysan. C'est terreux, parfois pluvieux. Il y est question de coton, de maïs et de tabac. De ces champs que les métayers travaillaient même après que l'Angélus eut sonné l'heure tardive.

Cela s'appelle *Dirt Farmer*. Vanguard l'a édité, Fusion III le distribue. C'est un condensé de ce qu'on nomme l'américana ou encore les roots. En clair, c'est acoustique. C'est mandoline, guitare, violon, contrebasse, piano droit, orgue petite, le tout dominé, littéralement, par les voix. Et notamment, voire surtout, par celle de Levon Helm.

A moins que vous ne soyez un lecteur assidu des revues dites spécialisées, il est probable que ce nom ne vous dise pas grand-chose, ce qui ne veut pas dire qu'il ne signifie rien. En fait, Levon Helm est l'archétype du musicien que vous avez entendu sans que l'on connaisse bien son identité.

Pour faire court, très court, rappelons qu'il était la cheville ouvrière de The Band, sans contredire l'un des cinq ou six meilleurs groupes nés dans les années 60. De cette formation, il était le batteur, le «mandoliniste», le chanteur et aussi le compositeur. Avec Robbie Robertson, Richard Manuel et parfois Rick Danko. Il était donc membre de cette formation qui avait libéré une jeunesse embrumée par les légendes imbéciles du psychédéisme. Celles déployées notamment par Iron Butterfly. Mais bon... c'est de l'histoire ancienne.

Toujours est-il que, du groupe, Helm était le seul à ne pas être Canadien, Ontarien pour être exact. Il était le seul Américain, de l'Arkansas pour être précis, et fils de paysans. Ce qui nous ramène à son premier album solo depuis des lunes indiennes.

Pour réaliser cette petite merveille, Helm a invité un de ses complices des *Midnight Ramble Sessions*, soit le guitariste et violoniste Larry Campbell, qui s'est fait connaître lors de son long séjour dans la bande à Dylan. Campbell est également le coproducteur de ce *Dirt Farmer* après s'être signalé, plus tôt cette année, en tant que producteur du récent et admirable *Abbey Sings Abbey*, signé... Abbey Lincoln. Amy Helm, fille de, est la coproductrice. Elle joue de la gui-

tare et vocalise admirablement. Teresa Williams également. Quoi d'autre? Un contrebassiste et un pianiste se sont joints au quatuor.

Ensemble, ils interprètent avec une simplicité aussi désarmante que séduisante des *traditionals*, soit ces vieilles rengaines que les ancêtres Helm chantaient dans l'oreille de Levon. Parfois c'est joyeux, parfois c'est aussi triste qu'une mauvaise récolte. Si ces gens, ces cultivateurs, étaient habités par le fatalisme, souvent attribuable à une certaine adversité climatique, ils ne se laisseraient jamais aller.

Mais ce qui frappe, ce qui fait la beauté de ce disque, c'est que Levon Helm et ses complices ne sombrent jamais dans le folklore. Ils ne relisent pas ces chansons aussi vieilles que le monde. Ils se les approprient pour les remodeler comme ils l'entendent. On sent la poussière, on peste contre le corbeau, on hume l'ondée matinale avant de s'éponger le front au terme de la journée. En clair, on est transportés. Et ce, physiquement. C'est dire que ce *Dirt Farmer* est un grand disque. Un très grand disque parce qu'il transcende toutes les catégories. C'est ça: il est hors catégorie, et donc intemporel.

## En rafales

L'acteur Wesley Snipes a été approché par le réalisateur italien Leon Ichno, qui caresse le rêve de faire un film sur Thelonious Monk. C'est ce qu'on appelle une grande nouvelle. Autre fait cinématographique? Clint Eastwood a terminé un documentaire sur Tony Bennett.

◆ ◆ ◆  
Dans le dernier *Jazz Magazine*, avec Jaco Pastorius en couverture, on peut lire ce commentaire de Max Roach sur le jazz, ou comment le nommer: «La plupart des choses que nous avons faites, nous ne les avons jamais nommées nous-mêmes. Et notre musique a souffert de ce manque. Les créateurs n'ont jamais accepté le mot jazz, mais nous n'avons jamais cherché nous-mêmes à donner un nom à notre musique.»

◆ ◆ ◆  
Ce soir, au Upstairs, on propose le quartet de la contrebassiste Jodi Proznick. Jesse Cahill est à la batterie, Steve Kaldestad au saxophone et Tilden Webb au piano.

Le Devoir

LEVON HELM  
DIRT FARMER

Le Devoir

ALCAN PRÉSENTE

**Orchestre Métropolitain du Grand Montréal**  
Yannick Nézet-Séguin

## de Haydn à Hétu

Mario Bernardi, CHEF INVITÉ  
Nicolò Eugelmi, ALTISTEJOSEPH HAYDN | SYMPHONIE N° 96, «MIRACLE»  
JACQUES HÉTU | CONCERTO POUR ALTO  
JOSEPH HAYDN | SYMPHONIE N° 102

LE LUNDI 19 NOVEMBRE 2007, 19 H 30

Théâtre Maisonneuve Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245LE CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL EN TOURNÉE VERDUN (14) // SAINT-LAURENT (20)  
CONFÉRENCE PRÉCONCERT GRATUITE UNE HEURE AVANT LES CONCERTS

LAISSÉZ PARLER VOTRE CÔTÉ CLASSIQUE!

ABONNEZ-VOUS! 514.598.0870 POSTE 21 ORCHESTREMETROPOLITAIN.COM

Financière Sun Life

Québec

Conseil des Arts de Montréal

LE DEVOIR

CONSTANTINOPLE  
2<sup>e</sup> concert saison 07-08

CERCLES MIGRANTS  
Splendeur des grands palais d'Ispahan à partir de manuscrits du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles  
"Shiraz" du compositeur Claude Vivier sous l'œil «persan» de Constantinople  
Extase et mysticisme de la musique persane en compagnie du maître Hossein Omour

Lundi, 19 novembre 2007, 20 h  
Salle Pierre-Mercure  
300, boul. de Maisonneuve Est (Métro Berri-UQAM)  
Billetterie 514.987.6919 Admission 514.790.1245  
Billets 25\$ Régulier 20\$ Aîné 15\$ Étudiant  
Abonnement disponible -Épargne 15%

www.constantinople.ca

Jacynthe Rivier Hossein Omour

quatuor molinari

Ténèbres et lumières  
Gubaidulina, Palmieri, Webern, Chostakovitch

Dialogues à la Chapelle  
Mardi 13 novembre 20 h  
Chapelle historique du Bon-Pasteur Entrée libre  
100, rue Sherbrooke Est, Montréal  
Invité du volet art visuel: Armand Vaillancourt, sculpteur

Concert Vingtième et plus  
Vendredi 23 novembre 20 h  
Maison des Jeunesses Musicales du Canada

Informations : 514-527-5515  
www.quatuormolinari.qc.ca

305, avenue du Mont-Royal Est, Montréal  
Billets à l'entrée \$25 (\$20 aînés, \$10 étudiants)

## CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

Cecilia Bartoli,  
unique et irrésistible

CHRISTOPHE HUSS

C'est un objet discographique comme on en a rarement vu: 928 grammes de musique et d'art lyrique, avec, en édition limitée, un CD et un DVD enchâssés dans un album hyper-documenté de 200 pages tout en papier glacé.

Cecilia Bartoli n'a jamais fait les choses à moitié, et Decca s'est bien décidée à suivre son artiste-vedette dans ses plus folles exigences. Lorsqu'on reçoit ce lourd tribut, on ne peut qu'esquisser un sourire en voyant le titre, *Maria*, au moment même où la terre entière rend hommage à la Callas.

Comment, Bartoli payant son tribut à la Callas? Deux artistes suscitant passions et rejet réunies dans un même projet? Non, bien sûr, la Maria de Bartoli est la Malibran, celle qui, avant d'inspirer un film à Sacha Guitry, suscita une admiration sans borne chez les plus grands compositeurs de son temps.

Vingt-huit ans  
pour une légende

Maria-Felicità García eut une vie brève (1808-1836), mais bien remplie. Elle était la fille d'un ténor espagnol, Manuel García, et d'une soprano. Sa sœur est aussi connue qu'elle, puisqu'il s'agit de Pauline, femme de Louis Viardot, directeur du Théâtre italien à Paris et amie des plus grands artistes du Paris du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

Son père voulut d'emblée que Maria soit une vedette et la fit monter sur scène à l'âge de six ans. C'est à dix-sept ans que, choriste à Londres, elle remplaça la chanteuse Giuditta Pasta dans *Le Barbier de Séville*: succès immense. Elle triompha ensuite à New York, où l'ambitieux et envahissant Manuel García avait emmené sa famille.

Maria s'échappa des griffes de son père en épousant un banquier du nom d'Eugène Malibran, son aîné de plus de quarante ans. Elle partit en France et, à l'âge de dix-neuf ans, fut la favorite du Tout-Paris et une chanteuse admirée de Rossini.

L'amour de sa vie fut le violoniste Charles de Bériot, qu'elle épousa en secondes noces et dont elle eut un fils. Mais elle mourut accidentellement au faite de sa gloire après une chute de cheval, alors qu'elle attendait son second enfant.

## Un phénomène

Maria possédait une voix de mezzo-soprano d'un ambitus exceptionnel. C'est ainsi qu'elle fit se lever les mélomanes d'Italie de leur siège. Bellini n'avait-il pas écrit à un ami: «J'ai été le premier à crier à gorge déployée: "Viva! Viva! Brava! Brava!" Et à applaudir à m'en rompre les mains.»



MARIA CECILIA BARTOLI



Cecilia Bartoli au festival de Salzbourg, l'année dernière

Plus tard, le compositeur écrivit, solennel, à la diva: «Dorénavant, Bellini fera tout ce que lui demandera la Malibran!» C'était en 1835. Trop tard. Mais personne ne s'en doutait.

Ce n'est donc pas par provocation que la Bartoli reprend en fin de disque ce *Casta Diva* de Norma, qui symbolisa si bien le triomphe de Maria... Malibran, bien avant Callas.

Peut-être que le projet *Maria* confondra les anti-Bartoli. Et même s'il ne le faisait pas, tant pis pour eux. Il y a dans ces disques des moments d'émotion à tomber à la renverse, comme l'incarnation d'Elvira des Puritains — dans une version revue par Bellini pour la Malibran — ou le fameux *Casta Diva*. Il y a des moments cocasses aussi, comme *Rataplan* de la Malibran elle-même ou l'*Air à la tyrolienne* avec variations de Hummel. Bartoli peut tout assumer, même le répertoire populaire espagnol (cf. l'air composé par son père à la page 4). Et, à nouveau, son projet discographique est construit autour d'un argument musicologique intéressant et solide.

Cet album est un incontournable pour tous les mélomanes un tant soit peu sensibles à l'art vocal. Et on retrouvera assurément ce chef-d'œuvre dans la sélection des cadeaux de Noël, bientôt.

Collaborateur du Devoir

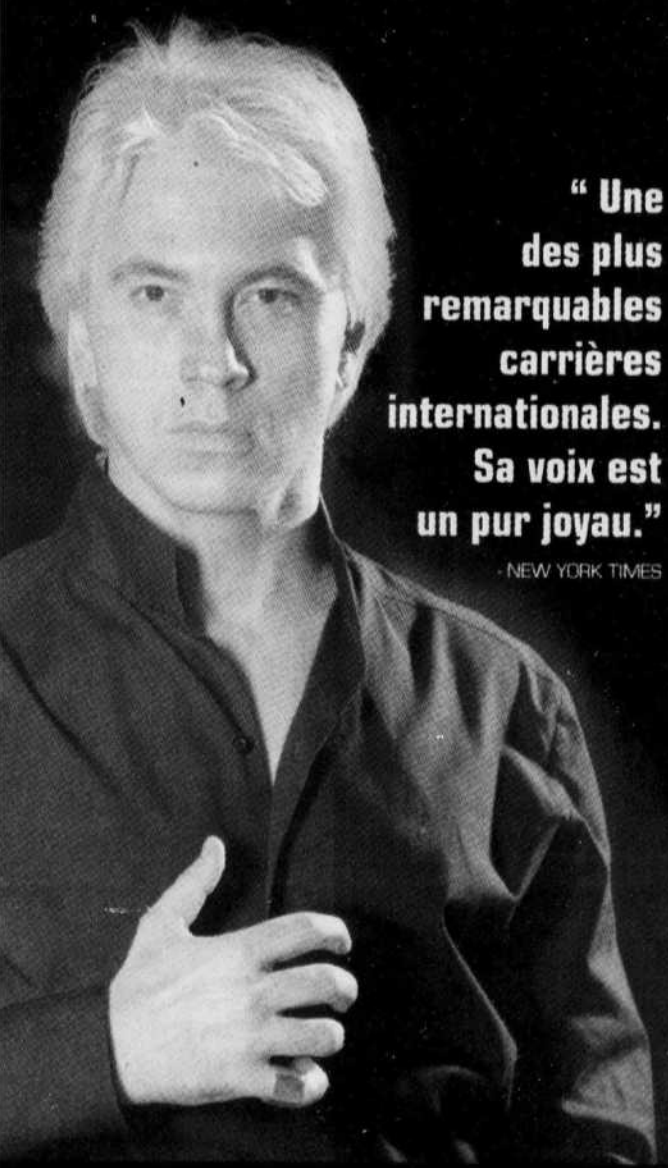
MARIA

Airs de Pacini, Persiani, Men-

delsohn, García, Bellini, Rossi, Hummel, Halévy, Malibran. Orchestre La Scintilla, dir.: Adam Fischer. Livre, disque, DVD. Decca 475 9082.

DMITRI  
HVOROSTOVSKY

Un des plus célèbres barytons au monde



«Une des plus remarquables carrières internationales. Sa voix est un pur joyau.»

NEW YORK TIMES

L'art de la musique vocale russe avec L'Orchestre de chambre de Moscou L'Académie d'art vocal de Moscou Constantine Orbelian, Direction

Samedi, 24 novembre 2007, 20h00

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts  
514 842.2112 1 866 842.2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

Show One Entertainment présente

LE DEVOIR

www.showoneproductions.ca

FESTIVAL DU MONDE ARABE

## Farida: la voix de l'Irak en exil

YVES BERNARD

La grande chanteuse afghane Nahwash, qui vit en Californie, disait récemment de son pays: «Je l'ai quitté parce qu'on interdisait aux femmes de chanter. J'y retournerai quand elles pourront à nouveau le faire.» De son côté, Farida Mohammad Ali, diva du maqam classique irakien, qui se produit demain soir au Théâtre Maisonneuve, a refusé de revenir à Bagdad, à la suite de l'invitation que lui avait faite le gouvernement de son pays, «parce que le sang y coule encore». Deux voix souffies au sommet de leur art, deux pays en guerre et une même grandeur dans l'adversité.

«Notre message est porteur de paix et de bonnes relations entre tous les peuples», clame Farida en entrevue, de son exil aux Pays-Bas. «La musique est la première langue au monde et tous peuvent la comprendre. Mais, depuis la guerre, la situation est devenue très difficile et les musiciens importants quittent l'Irak. Cela me rend triste.» Sur un air déjà entendu en Afghanistan...

Farida chante le maqam irakien, qu'il ne faut pas confondre avec son homonyme, le système modal commun aux pays du monde arabe. Le sien est un ensemble de pièces poétiques de musique savante propre à son pays et interprété à l'aide de 53 modes musicaux caractérisés par un très large registre de sentiments. Si Farida ne fut pas la première femme à se lancer dans l'apprentissage du genre, elle fut la première à enseigner, est devenue la plus renommée internationalement et celle qui possède le répertoire le plus vaste. Seuls deux hommes, Mohammed al-Qubanchi et Youssef Oumar, auraient acquis un si riche héritage. Et pourtant, «le maqam fut longtemps réservé aux hommes et chanté dans des lieux masculins, comme les cafés ou certains lieux de culte», explique-t-elle. Mais, depuis une centaine d'années, cela a tendance à changer.

Dans sa tradition, on est nommé *qaari* parce que, avant d'être chanteur, on est «récitant». Pour trouver l'harmonie avec l'esprit des textes classiques. Même si Farida aime s'approprier des compositions mo-

dernes et parfois s'éloigner du genre qu'elle affectionne le plus. Quitte à trouver des rythmes des pays visités lorsqu'elle est en tournée, «pour rendre les gens heureux avec des sons de chez eux», dira-t-elle.

La voix d'une tessiture étendue, riche dans les basses, elle est capable, sur des mélodies et mélées qui sonnent parfois comme des prières, d'ornementations les plus raffinées, d'envolées subtiles, d'effets de gorge saisissants, d'une extrême précision dans la microtonalité et, surtout, de faire passer autant d'émotion sans dramatisation et avec autant de maîtrise. Pour en arriver là, elle a profité des enseignements de grands maîtres comme Munir Bachir, référence absolue du oud et de la composition sur la scène internationale. «Il m'avait dit: "Avec ta voix puissante, tu dois chanter le maqam irakien si tu veux l'imposer."» Pour la première fois en Amé-

rique du Nord, elle s'amène avec trois des sept musiciens du Iraki Maqam Ensemble, sous la direction de son mari Mohammad H. Gomar, qui est également joueur de djôza, l'un des ancêtres du violon occidental. En règle générale, l'ensemble comprend également le santur, la cithare à cordes frappées et quelques percussions. Pour l'occasion, les musiciens interpréteront, en plus des maqams, quelques compositions de Gomar, en collaboration avec des artistes québécois. Signe de bonne relation entre les peuples.

Collaborateur du Devoir

Farida se produit le dimanche 11 novembre à 20h au Théâtre Maisonneuve. Renseignements: 514 790-1245.



Farida chante le maqam irakien.

SOURCE FMA

Hydro Québec

les séries  
Pro Musica  
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES



SÉRIE ÉMERAUDE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts

LISA DE LASALLE, Piano

Mardi, 13 novembre 2007, 19h30

PROGRAMME

Beethoven, Sonate pour piano n° 18 en mi bémol majeur, op. 31 no 3  
Beethoven, Sonate pour piano n° 8 en ut mineur, "Pathétique", op. 13  
Schumann, Études symphoniques et Variations posthumes, op. 13

Billets : 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants)  
(taxes et redevance en sus)

Abonnements : Tél.: 514-845-0532 Téléc: 514-845-1500  
Courriel: concerts@promusica.qc.ca

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Scena Musicale

nhq

Place des Arts

(514) 842-2112 1-866-842-2112

www.pda.qc.ca

Réseau Admission 514-790-1245

LES VIOLONS DU ROY  
DANS TROIS SEMAINESLE MAGNIFICAT  
DE BACH  
AVEC LA CHAPELLE DE QUÉBECMARDI 4 DÉCEMBRE, 20H  
ÉGLISE SAINT-JEAN-BAPTISTE - MONTRÉAL

EN PRÉLUDE À NOËL, UN CONCERT GRANDIOSE avec les voix de Karina Gauvin, Frédéric Antoun, Matthew White, Joshua Hopkins et La Chapelle de Québec, et avec la participation spéciale du trompettiste Niklas Eklund dans le *Magnificat* de J.S. Bach.



Karina Gauvin

Également au programme, le *Te Deum* de Dettingen de Handel.  
Direction : Bernard Labadie

Dans le cadre du festival Bach

ESPACE MUSIQUE 100.7

NOUVEAU! Tarif 29 ans et moins: 12,50 \$\*

\*Frais de service en sus, taxes provinciales et fédérales.

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE

violonsduroy.com

Articulée  
514 844-2172  
1 866 844-2172

SSQ

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

Québec

# DE VISU

## Les ombres de l'esclavage

### MY COMPLEMENT, MY ENEMY, MY OPPRESSOR, MY LOVE

Kara Walker  
Whitney Museum of American Art, 945, avenue Madison, New York. Jusqu'au 3 février 2008.

### NEW YORK

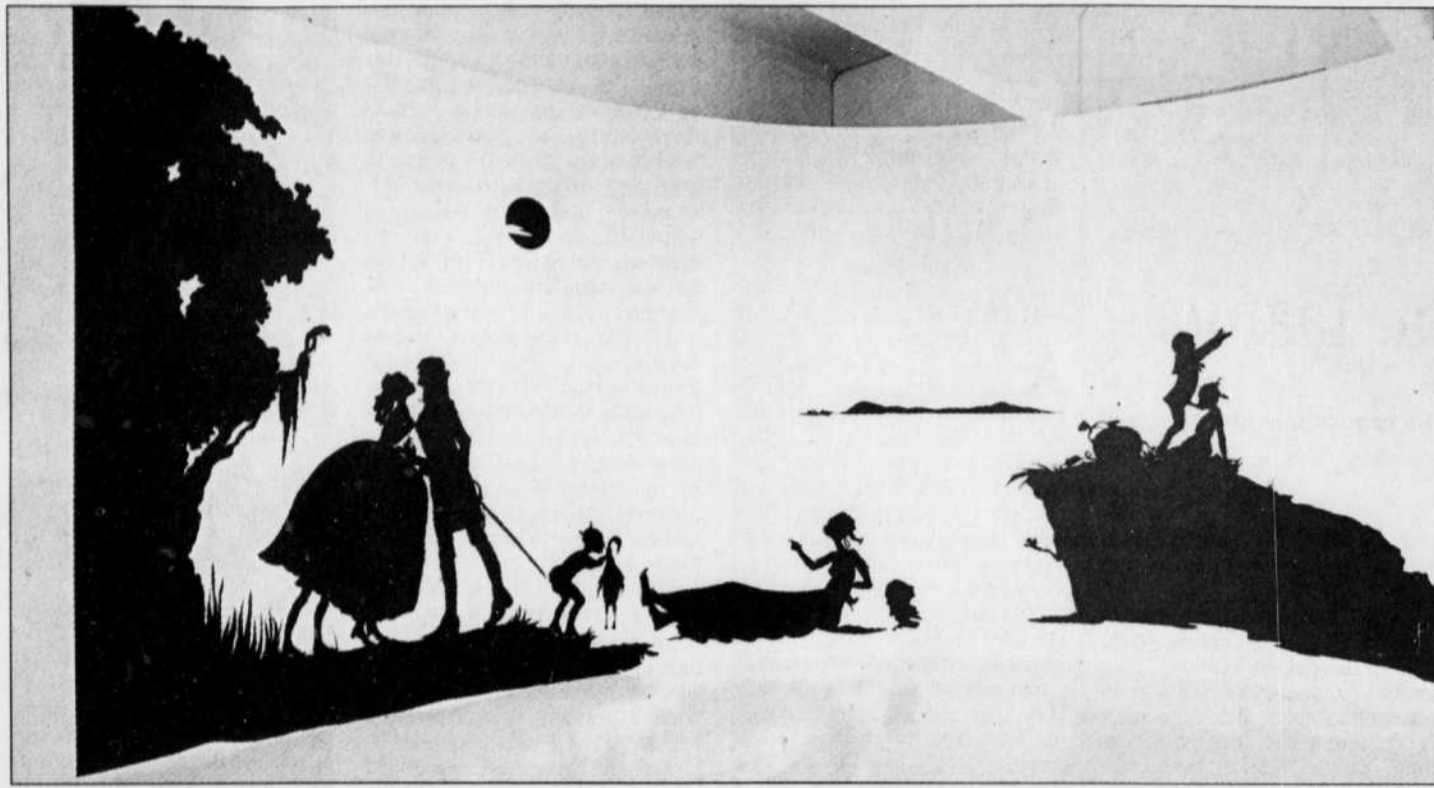
Kara Walker  
Sikkema, Jenkins & Co., 530, 22<sup>e</sup> Rue Ouest, New York. Jusqu'au 21 novembre 2007.

### MARIE-ÈVE CHARRON

Le présent porte toujours les traces du passé. C'est ce que l'artiste Kara Walker s'efforce, depuis le milieu des années 1990, d'exposer dans ses œuvres, dont la première rétrospective majeure est en cours à New York au Whitney Museum of American Art. Pour cette Afro-Américaine qui a grandi dans le sud des États-Unis, à Atlanta, le passé est celui de l'esclavage des Noirs et de la ségrégation raciale, une époque sombre que la guerre civile américaine n'aura qu'en partie corrigée.

Encore aujourd'hui, comme cherche à le rappeler Walker, le racisme est toujours présent, ainsi que d'autres rapports de domination, basés par exemple sur le genre sexuel. Ce sont aussi les droits civils, le féminisme, la pauvreté et l'éducation qui sont les thèmes de prédilection de l'artiste, qui en fouille les enjeux au moyen de la peinture, du dessin, du collage, de marionnettes d'ombre et, plus récemment, d'animations vidéo. La signature de Walker s'est imposée au cours des années grâce à ses silhouettes de personnages finement découpés dans le carton noir, puis directement posées sur le mur des salles d'exposition. Elle recompose ainsi avec une grande modestie, mais avec une acuité singulière, les récits du passé, qu'ils soient issus de l'histoire officielle, de témoignages d'esclaves, de fictions romanesques ou d'illustrations populaires.

L'exposition du Whitney ouvre justement sur une de ces importantes murales de carton, la première conçue par l'artiste, *Gone, An Historical Romance of a Civil War as It Occurred Between the Dusky Thighs of One Young Negress and Her Heart* (1994). Par le titre, puisque la langue est aussi porteuse de discriminations, et les personnages, Kara Walker revisite



*Gone (détail)*, 1994, Kara Walker. L'artiste y revisite des stéréotypes sexuels et racistes avec des motifs et des thèmes récurrents dans sa pratique.

des stéréotypes sexuels et racistes avec des motifs et des thèmes récurrents dans sa pratique. La scène a quelque chose de grivois et de lubrique, éclipsant la romance et le moralisme initialement présents dans les sources évoquées par l'artiste (mythologie pastorale des plantations du Sud avant la guerre civile; un monde de Blancs où les esclaves noirs se soumettent dans l'harmonie).

Par la caricature et l'enchaînement des actions, la murale tient certes de la bande dessinée. En fait, l'artiste superpose et accumule les emprunts à différents modes narratifs et visuels. Les allusions aux cycloramas, ces peintures panoramiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles glorifiant les récits épiques de batailles, sont par exemple ouvertement revendiquées par l'artiste. Les silhouettes noires qui constituent la base de son travail sont quant à elles à rapprocher de la pratique des portraits de papiers découpés, qui remonte aussi loin qu'à Catherine de Médicis, à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, en France, et qui a ensuite été popularisée aux États-Unis comme artisanat féminin au sein de milieux bourgeois et aristocrates. Lavater et sa «science» physiognomoniste ne sont pas très loin non plus.

De là, Walker détourne ces procédés narratifs de leurs premières fonctions, les réactualise dans une perspective critique. Elle entremêle ainsi un contenu narratif avec un procédé narratif qui lui semble étranger, voire inapproprié, les récits d'esclaves étant désormais racontés avec les moyens des maîtres. Walker débusque alors les distinctions sociales et raciales qui sous-tendent toute production culturelle, à commencer par l'histoire officielle — afro-américaine en particulier. Celle-ci, suggère l'artiste, est fabriquée à la manière de ses propres œuvres, tissée de faits et de fictions.

### Humour irrévérencieux

Rien de léger dans tout ça. Pourtant, l'artiste réussit avec brio à faire sourire par son humour parfois irrévérencieux et séduit par la finesse de son dessin, lequel est omniprésent dans les œuvres peu importe les moyens utilisés.

Aussi, en plus des murales de carton, l'exposition fait une large place aux aquarelles, gouaches, encres et tempéra sur papier, avec des séries de nombreux dessins où Kara Walker dépeint des chroniques de relations interraciales à la fois comiques et sordides, des

scènes de viol, d'exploitation, de jouissance sexuelle, d'abandon craintif ou joyeux. L'oppressé et l'opresseur sont tour à tour évoqués par l'artiste, qui s'approprie une imagerie déjà fortement connotée. Son refus déterminé d'encourager les oppositions tranchées lui fait embrasser un registre de représentations volontairement ambigu, entre la complicité et la dénonciation.

C'est précisément ce qui en choqua plusieurs parmi la communauté artistique noire en 1997. Walker, décriaient-ils, véhicule des images dénigrantes des Noirs. La controverse a inspiré l'artiste qui, en guise de réponse, a réalisé la série de dessins, aussi présente dans l'expo, *Do You Like Creme in Your Coffee and Chocolate in Your Milk?* Le parallèle avec l'alimentaire est significatif, l'artiste persistant à dévoiler par la satire les relations interraciales et leurs implications d'ordre sexuel.

L'exposition intègre également les plus récentes œuvres de Walker, des vidéos d'animation faites de théâtres d'ombre, habitées notamment par des marionnettes à tiges. La touche élégante et le charme vieillot du procédé de fabrication fascinent sans faire oublier la crudité des propos qui narrent de nou-

veau l'expérience tragique des Noirs en Amérique. Walker, elle, inscrit son personnage-narrateur au fil des œuvres, l'affiche parfois ouvertement dans un titre, le désignant comme une «négresse émancipée leader dans sa cause».

Bien que les œuvres de Kara Walker aient été souvent montrées ces dernières années et profitent d'une bonne visibilité internationale, notamment à la 52<sup>e</sup> Biennale de Venise, cette importante rétrospective permet de jauger comme jamais auparavant la force et la cohérence de l'ensemble d'un travail à la croisée de plusieurs enjeux en art actuel (narrativité, politiques identitaires et hybridité). Organisée par le commissaire Philippe Vergne, à l'initiative du Walker Art Center (Minneapolis), l'exposition, qui terminera son itinéraire au Hammer Museum (Los Angeles), présente de nombreuses œuvres issues de collections privées, preuve du succès de l'artiste, qui a eu raison de ses détracteurs.

D'ailleurs, la galerie de l'artiste à New York consacre aussi en ce moment une exposition à sa plus récente série. Elaborée à partir des documents du Bureau des franchises durant la Reconstruction, un autre épisode déplorable de l'histoire des Noirs aux États-Unis, cette nouvelle production semble marquer un tournant dans la pratique de l'artiste dans sa manière de charger davantage les compositions, moins bricolages que tableaux. La notoriété grandissante de l'artiste semble être pour quelque chose dans ce changement de cap. Ces œuvres, toutefois, continuent de tracer les contours de réalités atroces qui sont celles d'un racisme persistant.

Collaboratrice du Devoir



*Negress Notes*, 1995, Kara Walker.

Jean-Louis Émond · Stéphanie Gevrey · Jean-Pierre Lafrance

Studio  
261

Galerie d'art

[www.studio261.ca](http://www.studio261.ca)

261, rue St-Jacques, Montréal · 514-845-0261

Gaurreau

jusqu'au 29 novembre

Ga

Galerie d'art Gala

5157, boul. Saint-Laurent

tél.: 514.279.4247

[www.gala.netc.net](http://www.gala.netc.net)

Negress Notes, 1995, Kara Walker.

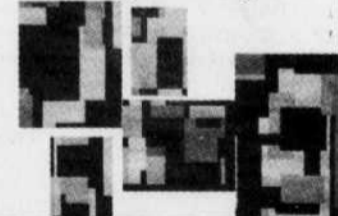
Yves Bouliane

7 Nov - 8 Déc 2007

vernissage avec l'artiste  
samedi 10 Nov. 15h-18h

Projex-Mtl galerie  
372 Ste-Catherine Ouest #212  
Montréal QC H3A 2W4  
[www.projex-mtl.com](http://www.projex-mtl.com)

'Catalogue de figures'



RODIN  
GRATUIT

MONET  
gratuit

MATISSE  
GRATUIT

Renou  
gratuit

CET AUTOMNE,  
TOUT EST GRATUIT  
AU MUSÉE

TOUTES LES EXPOSITIONS  
TOUTES LES ŒUVRES DE LA COLLECTION

LES EXPOSITIONS GRATUITES POUR TOUS

- / Un design américain  
Le Streamline de 1930 à nos jours
- / Les Sulpiciens de Montréal  
350 ans d'héritage artistique
- / e-art  
Nouvelles technologies et art contemporain  
Dix ans d'action de la fondation Daniel Langlois

MAINTENANT OUVERT jusqu'à 21 h,  
du mercredi au vendredi

[www.mbam.qc.ca/gratuit](http://www.mbam.qc.ca/gratuit)

Renseignements:  
514-285-2000 ou 1 800 899-MUSE

M MUSÉE DES BEAUX-ARTS  
DE MONTRÉAL

## CULTURE

CINÉMA

## Du cinéma à l'état pur

## NO COUNTRY FOR OLD MEN (NON, CE PAYS N'EST PAS POUR LE VIEIL HOMME)

Écrit, réalisé et monté par Joel Coen et Ethan Coen, d'après le roman de Cormack McCarthy. Avec Tommy Lee Jones, Javier Bardem, Josh Brolin, Woody Harrelson, Kelly Macdonald, Garret Dillahunt, Tess Harper. Image: Roger Deakins. Musique: Carter Burwell. États-Unis, 2007, 122 min.

MARTIN BILODEAU

Après près de vingt années à développer une œuvre indépendante et résolument originale (de *Blood Simple* à *The Man Who Wasn't There*), Joel et Ethan Coen s'étaient laissés tenter par l'appel des studios, où sont nés leurs deux opus les plus décevants en carrière: *Intolerable Cruelty* et *The Ladykillers*.

*No Country for Old Men*, douzième long métrage des frères du Minnesota, marque pour ceux-ci le retour simultané du gros bon sens et de la grande inspiration. Produit par Miramax, tiré d'un roman de Cormack McCarthy (de qui Billy Bob Thornton avait adapté *All the Pretty Horses*), ce western contemporain d'une vigueur dramatique et d'une rigueur esthétique inouïes évoque en plus amer les thèmes de *Fargo* (dont le choc de l'innocence et du Mal) et en plus noir les motifs de *Miller's Crossing*.

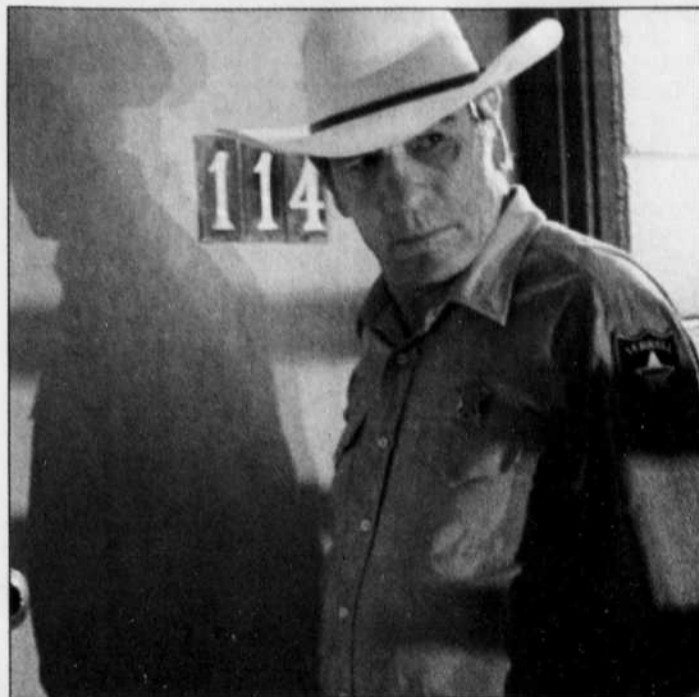
L'intrigue, qui a pour théâtre le Texas de 1980, se résume à ses

composantes: le massacre de passagers de drogue près de la frontière mexicaine; une mallette contenant une fortune, tombée entre les mains d'un braconnier (Josh Brolin) qui passait par là; un tueur psychopathe (Javier Bardem) lancé à la recherche de ladite mallette, munie d'un détecteur; un shérif à quelques semaines de la retraite (Tommy Lee Jones), qui assemble patiemment les pièces du puzzle et tente de retrouver le chasseur afin de le protéger du tueur.

Un shérif, un chasseur, un tueur. Un pistolet, un fusil, un canon à air comprimé. Ne nous reste plus qu'à sentir la poudre dans l'air, à suivre les traces de sang au sol, bref à se laisser emporter par ce western puissant et organique, par lequel les Coen démontrent que, dans le temps du moins, le Far West n'est pas aussi loin qu'on le croit, voire que la civilisation, dans bien des cas, échoue dans sa mission d'élever l'homme au-dessus de la bête.

Avec sa tête de Charles Bronson des premiers jours, Josh Brolin (fils de James, à qui il ressemble aussi, l'un n'empêchant pas l'autre) renforce cette impression de passé-présent sur laquelle les Coen ont fondé leur histoire. Laquelle comporte deux pôles moraux et physiques remarquablement définis: Javier Bardem, époustouflant en ange noir fou furieux, produit de son temps, et Tommy Lee Jones, émouvant en vieux shérif porteur du souvenir embelli et mélancolique de l'Ouest d'autrefois.

Ces éléments forts et complémentaires sont mixés dans une



*No Country for Old Men*, douzième long métrage des frères Coen, marque pour ceux-ci le retour simultané du gros bon sens et de la grande inspiration.

œuvre délibérément ascétique, sans effets de style ni même une seule note de musique, produite avec rigueur et sans compromis commerciaux apparents. Du cinéma à l'état pur, habile, subtil, qui après chaque échappée nihiliste ou misanthrope nous saisit d'une émotion inattendue, traque l'humain dans le tréfonds des bêtes, se révèle pudique jusque dans le meurtre, filme la violence sans complaisance et, au final, montre à quel point les

hommes sont prisonniers des rôles que la vie leur a distribués.

A cet égard, la plus grande leçon viendra de l'épouse du chasseur (excellente Kelly Macdonald), qui devant le tueur refuse de jouer sa vie. C'est de loin la plus belle scène de cinéma de l'année. Quel bonheur de la trouver dans un des films les plus achevés de Joel et Ethan Coen.

Collaborateur du Devoir



At the Dentist (détail, de la série *Surrender*), 2007, Alana Riley.

EXPOSITIONS

## Riley, Honda, Taanila

Trois artistes, trois univers, trois expositions qui prennent fin aujourd'hui. Des suggestions de dernière minute à ne pas manquer.

MARIE-ÈVE CHARRON

Le monde du travail ne semble pas conciliable avec celui de l'art? Alana Riley, dont les plus récentes œuvres sont présentées au Belgo à la galerie Joyce Yahouda, s'efforce de prouver le contraire. Dans les séries de photographies qu'elle met en scène depuis quelques années, l'artiste intervient dans le milieu même des travailleurs, interrogeant notamment la perception de leur métier. En 2006, Riley avait réalisé à Rimouski, pour le musée régional, une série de diptyques photographiques montrant des travailleurs, d'un côté dans leur emploi actuel, de l'autre dans l'emploi rêvé lorsqu'ils étaient enfants.

Ces incursions de l'artiste sur le terrain de ses sujets a donné forme également à la série *Surrender* (2003-07) actuellement exposée chez Joyce Yahouda. Cette fois, Riley s'inscrit dans l'image, ajoutant une dimension performative à son travail (présente aussi dans d'autres séries). Dans ces photos, l'artiste transforme la nature du rapport entre la cliente et les employés de différents commerces; elle les porte sur son dos et eux se laissent aller dans le plus complet abandon.

C'est cette même relation de confiance qui opère dans la vidéo *Songs of Love* (2007). Les participants? Nul autre que les employés et commerçants du coin (le quartier Mile End en l'occurrence), à qui l'artiste a demandé d'interpréter *a capella*, sauf exception, une chanson d'amour. Désarmante de simplicité, l'œuvre révèle avec éloquenté un aspect inédit de ces individus, dont le portrait n'est plus réduit à celui du travailleur dans ses fonctions.

Dans un tout autre registre, au troisième étage du Belgo, l'artiste Emi Honda propose un environnement immersif qui a tout du paysage fantastique. Fabriquée de papiers, de bois, d'objets divers, de ballons de fête, de feuilles mortes, de plantes, de tissus, de laines et de lumières électriques, l'installation fait miroiter l'idée d'un riche foisonnement naturel qui vient à bout des débris issus de la surproduction et de la surconsommation.

L'artiste, glaneuse urbaine, a élaboré cette construction en ne négligeant aucun détail, déterminant un parcours dans la galerie qui passe de la pénombre à la clarté. Le propos critique de l'artiste risque, par contre, de rester secondaire tant la dimension décorative est présente dans cette installation qui cherche à envouter à la manière d'une forêt enchantée.

La confection artisanale constatée chez Honda est bien loin des deux œuvres de Mika Taanila présentées à Dazibao. Le vocabulaire de l'artiste finlandais est plus minimaliste, mais lui aussi fait dans le recyclage. Le sien, toutefois, est de nature technologique. Il en est ainsi de la première œuvre, *La Zone d'éclipse totale*, qui fait jouer en boucle les images issues de la première tentative de filmer une éclipse solaire en 1945. Les deux projections 16 mm donnent à voir un motif visuel dépollué, animé du rythme des astres qui se rencontrent.

La deuxième installation, *Son optique*, réengage aussi du matériel déjà existant, à savoir des imprimantes matricielles, une technologie désuète exploitée ici pour son potentiel sonore. Le montage visuel donne aux mouvements des imprimantes en action l'effet d'une danse effrénée. Surtout, la composition sonore qui en résulte, sans échantillonnage supplémentaire et avec le moins possible de manipulations, est obsédante. La mécanique affolante de cette œuvre génère une partition singulière et puissante.

Collaboratrice du Devoir

## SURRENDER

Alana Riley  
Galerie Joyce Yahouda  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
Montréal  
Espace 516  
Jusqu'au 10 novembre

## WASTED - GROWING - SPACE

Emi Honda  
Centre des arts actuels Skol  
372, rue Sainte-Catherine Ouest,  
Montréal  
Espace 314  
Jusqu'au 10 novembre

## ZONE D'ÉCLIPSE TOTALE

Mika Taanila  
Dazibao  
4001, rue Berri, Montréal  
Espace 202  
Jusqu'au 10 novembre

## EXPOSITION FUSION PICTURALES

Venez vous acheter un investissement!

Augmentation de 330% en 2007.

Exposition de Robert Poirier

Exposition évolutive

Vernissage samedi le 17 novembre de 14h à 20h

## Galerie d'Art Chez Ger-Art

300, des Bouleaux  
Ste-Eulalie (Québec)  
Sortie 210, aut. 20, route 161 sud  
T. 819 225-8009



## Le monde habité de Claude Le Sauter

16 octobre 2007 au 22 mars 2008

Une réalisation du Musée de Charlevoix

Un peintre marquant

Des oeuvres éblouissantes

Une exposition inoubliable

## Centre culturel Yvonne L. Bombardier

1002, avenue J.-A.-Bombardier, Valcourt - 450.532.3033  
centreculturelbombardier.com

NOUVEL HORAIRE

Maintenant ouvert du mardi au dimanche

## Le petit Robert

## LIONS FOR LAMBS (LIONS ET AGNEAUX)

Réalisation: Robert Redford. Scénario: Matthew Michael Carnahan. Avec Robert Redford, Meryl Streep, Tom Cruise, Michael Pena. Image: Philippe Rousselot. Montage: Joe Hutshing. Musique: Mark Isham. États-Unis, 2007, 92 min.

ANDRÉ LAVOIE

Dans un avenir rapproché, le caractère pédagogique du dernier film de Robert Redford, *Lions for Lambs*, risque fort de le confiner aux salles de classe, et certainement pas celles dédiées au cinéma. C'est surtout la triste impression d'assister à un cours magistral (sans promesse d'obtention de crédits...) dans un quelconque département de sciences politiques qui nous envahit. Il s'agit pourtant d'un honnête plaidoyer aux relents antimilitaristes visant à secouer notre apathie face à la fourberie de nos dirigeants.

Comment ne pas applaudir à

une démarche aussi édifiante? Il en va des discours comme des orateurs: les meilleures intentions ne font pas forcément les grands tribuns. Et même si *Lions for Lambs* est résolument collé à l'actualité récente, s'inspirant du régime fragilisé de l'administration Bush et de son armée en déroute face à la guerre au terrorisme, celle qui bafoie toutes les conventions, sa forme si passéiste dilue l'urgence du propos.

Le scénariste Matthew Michael Carnahan, à qui l'on doit aussi un cours de géopolitique plutôt explosif (*The Kingdom*, de Peter Berg), a construit un récit fragmenté en trois lieux distincts avec trois actions se déroulant simultanément, et dont les parallèles finissent par émerger, non sans peine. C'est là la tâche de Robert Redford, qu'il accomplit de manière plutôt conventionnelle, nous transportant d'une scène à l'autre avec la précision d'un métronome. Car, pendant qu'à Washington un sénateur républicain à l'ambition dévorante (Tom Cruise) dévoile à une journaliste de métier (Meryl Streep) le contenu

de sa nouvelle stratégie militaire pour l'Afghanistan, celle-ci débute dans le bruit, la fureur... et la neige, laissant en plan deux jeunes soldats (Michael Pena et Derek Luke) qui vont goûter à la médecine des talibans. Cette débâcle annoncée se déroule aussi pendant qu'un professeur de sciences politiques (Robert Redford) d'une université en Californie sermonne un de ses étudiants pour sa nonchalance, évoquant l'idéalisme aveugle de deux anciens de sa classe, les mêmes qui luttent à cet instant pour leur survie dans les cimes enneigées de l'Afghanistan.

Ce ne sont pas les coïncidences forcées qui font de *Lions for Lambs* un exercice plus ou moins réussi, mais bien cette manière peu inspirante d'enrober ce grand discours sur la manipulation des médias et l'engagement citoyen face à un État jouant au cachottier avec l'opinion publique. Le tout ressemble à une interminable partie de ping-pong où l'on enfle les vérités et les so-

phismes (venant de la bouche de Tom Cruise, ils sont souvent savoureux d'ironie involontaire...), sans jamais être éclairé par une forme cinématographique conséquente et inspirée.

En lieu et place, Robert Redford se contente d'enregistrer — le terme n'est pas trop fort — des conversations, parfois pleines d'esprit, mais son désengagement en tant que cinéaste conduit inévitablement à la démobilité du spectateur, tant celui-ci se sent si peu au cinéma. Et ce ne sont pas les montages de carton-pâte ni la neige artificielle de la séquence afghane qui réussissent à insuffler une énergie contagieuse à l'ensemble du film. Où se cache alors le réalisateur de *Quiz Show* et la vedette de *All the President's Men*? Dans *Lions for Lambs*, c'est devant la caméra, bien calé dans son fauteuil de prof, et derrière à régler le trafic des conversations. Dire que le film affiche l'ambition de nous faire sortir dans la rue...

Collaborateur du Devoir

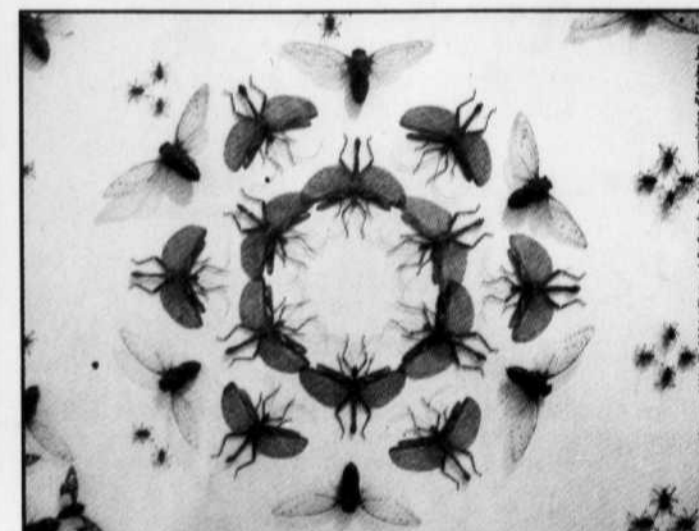
## Michel Bourguignon

«Mouvement relatif», Mixtes médias

Exposition du 24 octobre au 17 novembre 2007

## GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770  
mercredi 11h-17h jeudi-vendredi 11h-18h samedi 12h-17h www.galeriebernard.ca



## MUSÉE D'ART DE JOLIETTE

## Jennifer Angus

Effroyable beauté

23 sept. 2007 - 6 janv. 2008

Voir/Noir

Une vision à portée de vue

Décoratif! Décoratifs?

Quatre questions autour du décoratif dans l'art québécois

Organisée et mise en circulation par le Musée national des beaux-arts du Québec

23 sept. - 30 déc. 2007

23 sept. 2007 - 6 janv. 2008



145, rue Wilfrid-Corbell  
Joliette (Québec) CANADA  
(450) 756-0311  
www.musee.joliette.org

Mardi au dimanche, 12 h à 17 h

## Les Enfants et le Portrait



Du 11 novembre 2007 au 27 janvier 2008

Une présentation du Musée des Enfants de Laval, en collaboration avec la Ville de Laval  
Commissaire: Madeleine Therrien

Visite commentée: dimanche 9 décembre, à 14 h. Entrée libre.

Visites-ateliers pour la famille: les dimanches 25 novembre et 2 décembre, à 13 h 30. Achat de billets requis. Réservation: 450 667-2040

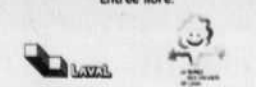
Jeux animés du temps des fêtes: les 27, 28 et 29 décembre, entre 13 h 30 et 15 h.

Salle

FRED-PELLIN

MAISON DES ARTS DE LAVAL  
1395, boulevard de la Concorde Ouest  
Renseignements: 450 662-4440  
www.ville.laval.qc.ca

Ouvert du mardi au dimanche de 13 h à 17 h. Le vendredi de 9 h à 12 h et de 13 h à 20 h. Entrée libre.



CINÉMA

# Bijou d'humour politique absurde

12H08 À L'EST DE BUCAREST

Réalisation et scénario: Corneliu Porumboiu. Avec Mircea Andreescu, Teo Corban, Ion Sapadru, Luminita Georghii, Lucian Iftime. Image: Marius Panduru. Musique: Rotaria. Monteuse: Roxana Szel.

ODILE TREMBLAY

Lauréat de la Caméra d'or à Cannes en 2006, ce premier long métrage de Corneliu Porumboiu, réalisé avec un budget minime, tout en plans fixes, est un bijou d'humour politique absurde. Bijou tout court, d'ailleurs, tant il repose sur une bonne histoire, des comédiens solides et un regard aigu sur la mémoire d'une société enroulée sur elle-même en un après-Ceausescu pas si différent du régime d'hier.

C'est fou à quel point le cinéma roumain peut tirer parti des plans-séquences, parfois sans mouvements de caméras, comme ici. À quel point également la méthode «débrouillardise» produit des perles depuis quelques années dans ce pays sans moyens. Rappelons que la Roumanie, lauréate en mai dernier de la Palme d'or à Cannes pour 4 mois, 3 semaines et 2 jours de Christian Mungiu, est en train de donner à la planète une leçon de rigueur cinématographique.



SOURCE K FILMS D'AMÉRIQUE

12h08 à l'est de Bucarest est une comédie de très haut niveau, à l'humour brillantissime. Le cœur du film est une émission de télé, d'une absurdité pure, où chaque réplique, chaque mimique est révélatrice d'un malaise.

Nous nous retrouvons ici devant une comédie de très haut niveau, à l'humour brillantissime. 12h08 à l'est de Bucarest suit le parcours de l'éclairage urbain, de l'aube au crépuscule, dans une petite ville roumaine ja-

mais identifiée. Seize ans jour pour jour après la chute du tyran, le 22 décembre, Jderescu (Jon Sapadru), un animateur de télévision, a l'idée d'organiser une émission spéciale sur cette question: y eut-il ou n'y eut-il point de révolution locale avant qu'elle n'ait été officialisée par Bucarest? Question qui renvoie à la mémoire des événements, comme à leur amnésie, à l'évolution sociale, tantôt statique, tantôt embryonnaire,

à la fraude intellectuelle, à la responsabilité personnelle, et déborde bien entendu du cadre roumain.

Le cœur du film est l'émission de télé elle-même, d'une absurdité pure, où chaque réplique, chaque mimique est révélatrice d'un malaise. Trois hommes se tiennent devant la photo du palais municipal: l'animateur Jderescu et ses deux invités: Manescu (Teo Corban), un prof d'histoire alcoolique, et Piscosi (Mircea Andreescu), vieil homme vivant seul avec ses manies. Les appels du public viennent contredire les prétendus faits d'armes révolutionnaires de Manescu, le passé de Jderescu, ingénieur textile recyclé dans les communications, resurgit, contre son gré. Et tout dérape.

Il faut voir, alors que les témoignages accablants prouvent ses mensonges, le personnage de l'instigateur alcoolique, brillamment interprété par Teo Corban, se rembrunir et perdre de sa superbe, pour saisir tout le sarcasme sur lequel repose la mémoire du pays, à travers la loupe de Porumboiu...

Suivre les personnages avant l'émission est en soi un poème. Manescu remonte son parcours de dettes d'alcool, Piscosi à des dé mêlés avec son costume de père Noël, les deux itinéraires menant à la boutique du Chinois local, en butte au racisme général. Corneliu Porumboiu a l'art de capter des instants savoureux: la répétition d'un orchestre local, alors que le plus jeune musicien a brisé son instrument, le sourire esquissé par le Chinois devant les sottises proférées par des gens soi-disant respectables, la pauvreté du peuple, révélée par mille détails qui apportent une vie folle à cette histoire follement absurde, que n'aurait pas reniée le célèbre compatriote du cinéaste, Eugène Ionesco.

Le Devoir

# Niels Arestrup en Machiavel

Son film *Le Candidat*, thriller politique, sera projeté en clôture de Cinémania ce dimanche

ODILE TREMBLAY

Il n'avait jamais traversé l'Atlantique. «Cela faisait 58 ans que j'y pensais», assure-t-il. Des flocons tombent sur Montréal. Il a droit au grand accueil.

Son visage possède des traits découpés, ambigus, qu'il tient de ses origines danoises. Niels Arestrup a aussi une carrière atypique. Longtemps disparu du cinéma, après avoir été dirigé par Resnais, Ferreri, Lelouch, Szabo, grand homme de théâtre en France. Sous la gouverne de Sophie Marceau, qui lui donna le rôle du mari artiste en 2002 dans son premier long métrage, *Parlez-moi d'amour*, il a rebondi à l'écran. Son personnage de père dans *De battre mon cœur s'est arrêté*, de Jacques Audiard, lui valait en 2006 le César du meilleur second rôle. C'était reparti.

Or voici l'interprète passé de l'autre côté de la caméra. Il a scénarisé et réalisé *Le Candidat*. Son film, qui aborde une campagne présidentielle, fut lancé en France... pendant les élections. Et tout le monde y vit des références au duel entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal.

«Mais je l'ai écrit en 2003», proteste-t-il. Le film donne la vedette à Yvan Attal dans la peau d'un aspirant président de la République, trop fragile pour la fonction, que des conseillers entraînés préparent pour le grand débat télévisé qui l'opposera à un adversaire dur à cuire. «En politique, l'image a pris le pas sur la parole. En France, Sarkozy est le premier à avoir pleine conscience de son rapport à la caméra.»

Des magouilles se jouent dans l'ombre, et Arestrup incarne lui-même une sorte de Machiavel, qui tire les ficelles du candidat

manipulé. «Je suis persuadé qu'on ne voit que la pointe de l'iceberg. Les jeux de coulisses sont plus férocés encore que dans mon film.» On évoque le documentaire (moins diabolique que *Le Candidat*) *À hauteur d'homme* de Jean-Claude Labrecque, qui suivait la campagne de Bernard Landry...

Il jure ne pas avoir de contacts privilégiés dans les coulisses du pouvoir et dit s'être inspiré d'un documentaire sur la question, de ses réflexions personnelles, de sa paranoïa... Arestrup affirme avoir perdu son petit scénario sans penser à le porter à l'écran. «C'était une chose privée, une lutte contre l'ennui...»

Mais quelqu'un vient toujours mettre son nez dans les écrits privés, pousser l'auteur à structurer son texte, puis à le proposer à un producteur, à des téles pour le financement.

«Arrive un moment où la question se pose: «Qui va réaliser le film? Et pourquoi pas toi?» Il a vu ça comme une aventure de vie.

«Affirmer le rôle de l'âme damnée dans *Le Candidat* ne m'avait pas traversé l'esprit. Je désirais garder les coudees franches pour diriger. Mais mon interprète, Jean-Pierre Marielle, n'était plus disponible au dernier moment. Yvan Attal m'a suggéré: «Joue-le donc toi-même. Ça te détendra...»

Entouré de bons techniciens et d'acteurs qu'il aimait, Niels Arestrup a eu la piqure de la réalisation. Il a déjà écrit deux nouveaux scénarios, dont un sur des jeunes religieuses recluses au Moyen Âge qui s'enfermaient au pied des églises dans des caveaux insalubres, en priant et en perdant souvent la raison. Un thème plus étouffant encore que celui du *Candidat*...

Le Devoir



MARIE-HELENE TREMBLAY LE DEVOIR

Niels Arestrup l'interprète est passé de l'autre côté de la caméra. Il a scénarisé et réalisé *Le Candidat*. Son film, qui aborde une campagne présidentielle, fut lancé en France... pendant les élections. Et tout le monde y vit des références au duel entre Nicolas Sarkozy et Ségolène Royal.

JEAN RICH MARQUETTE - NORMAN MCKAY

LES DEUX COMÉDIENNES SONT EXCELLENTES LE PERSONNAGE DE MONIQUE MERCURE EST TISSÉ DE FINESSES ILY A PLUSIEURS SCENES FORTES. LE FILM EMEUT

ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

MONIQUE MERCURE OFFRE UNE PRESTATION MAGISTRALE SUZANNE CLÉMENT BOUILLONNE D'INTENSITÉ

CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

MONIQUE MERCURE SUZANNE CLÉMENT

## LA BRUNANTE

LEONARD HANSCHEAU

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

QUARTIER LATIN | ST-ÉUSTACHE | BOUCHERVILLE | BROSSARD | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

... succèdent documentaire, film fort réussi. Je ne vous encourage pas à y aller, je vous y invite fortement. Pour tous!

Josée Blanchette, Le Devoir

DURS À CUIRE

QUILLARDE STEVETRE

CHARLES-ANTOINE CÉTI ROBERT LAPRISE

MARTIN PICARD BOBBI DEFOUR

AU RÉG DE COCHON

CINÉMA Beaubien

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PATRICK BRUEL CÉCILE DE FRANCE LUDIVINE SAGNIER JULIE DEPARDIEU MATHIEU AMALRIC

UN SECRET

Un film de CLAUDE MILLER

À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

JEAN RICH MARQUETTE - NORMAN MCKAY

LES DEUX COMÉDIENNES SONT EXCELLENTES LE PERSONNAGE DE MONIQUE MERCURE EST TISSÉ DE FINESSES ILY A PLUSIEURS SCENES FORTES. LE FILM EMEUT

ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

MONIQUE MERCURE OFFRE UNE PRESTATION MAGISTRALE SUZANNE CLÉMENT BOUILLONNE D'INTENSITÉ

CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

MONIQUE MERCURE SUZANNE CLÉMENT

## LA BRUNANTE

LEONARD HANSCHEAU

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

QUARTIER LATIN | ST-ÉUSTACHE | BOUCHERVILLE | BROSSARD | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

JEAN RICH MARQUETTE - NORMAN MCKAY

LES DEUX COMÉDIENNES SONT EXCELLENTES LE PERSONNAGE DE MONIQUE MERCURE EST TISSÉ DE FINESSES ILY A PLUSIEURS SCENES FORTES. LE FILM EMEUT

ODILE TREMBLAY, LE DEVOIR

MONIQUE MERCURE OFFRE UNE PRESTATION MAGISTRALE SUZANNE CLÉMENT BOUILLONNE D'INTENSITÉ

CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

MONIQUE MERCURE SUZANNE CLÉMENT

## LA BRUNANTE

LEONARD HANSCHEAU

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS LE FORUM 22

QUARTIER LATIN | ST-ÉUSTACHE | BOUCHERVILLE | BROSSARD | SHERBROOKE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

PALME D'OR MEILLEUR FILM FESTIVAL DE CANNES 2007

4 NOMINATIONS AUX EUROPEAN FILM AWARDS MEILLEUR FILM • MEILLEUR RÉALISATEUR MEILLEUR SCÉNARIO • MEILLEURE ACTRICE

★ ★ ★ ★

LA PRESSE • RADIO-CANADA • JOURNAL DE MONTRÉAL • VOIR • ICI

«Un grand film!»  
Marc-André Lussier, La Presse

«Remarquable! Une Palme d'or hautement mérité. Une magistrale leçon de cinéma.»  
Odile Tremblay, Le Devoir

«La force du cinéma à l'état pur. Un grand film!»  
Catherine Perrin, Radio-Canada

«Vraiment formidable!»  
René Homier-Roy, Radio-Canada

Film de clôture du Festival du Nouveau Cinéma 2007

4 mois 3 semaines 2 jours un film de Cristian Mungiu

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS EX-CENTRIS SHERBROOKE LE CLAP

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS CINÉMA DU PARC 1875 Du Parc 314-95-1193

★★★★★

«...UN MIRACLE PLUS GRAND QUE NATURE.»  
Jan Sauer, NEWSDAY

«LA COMÉDIE SURPRISE DE L'ANNÉE!»  
C'est tout un film!  
Pete Hammond, MAXIM

«UN FILM PRESQUE PARFAIT AVEC DES PERFORMANCES IMPECCABLES.»  
Joe Morgenstern, THE WALL STREET JOURNAL

«LE CHOIX DES CRITIQUES!»  
Ne manquez pas ce film. L'un des films les plus excentriques et attachants de l'année.  
Leah Rosen, PEOPLE

«...CE FILM VA VOUS EMPORTER!»  
Le film le plus divertissant...  
Kenneth Turan, LOS ANGELES TIMES

LARS AND THE REAL GIRL

(VERSION ORIGINALE ANGLAISE)

Ryan Gosling Emily Mortimer Paul Schneider Kelli Garner Patricia Clarkson

À L'AFFICHE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CINÉMAS AMC LE FORUM 22 MEGA-FLEX GUZZO MARCHÉ CENTRAL 18 MEGA-FLEX GUZZO TASCHEREAU 18 CINÉPLEX DIVERTISSEMENT COLOSSUS LAVAL

«Jean Becker signe un très joli long métrage sur l'amitié doublée d'une réflexion sur le retour aux sources, porté par un duo d'acteurs fabuleux...»  
JOURNAL METRO FRANCE

Daniel AUTEUIL Jean-Pierre DARROUSSIN

Un ami d'enfance, ça ne s'oublie jamais...

Dialogue avec MON JARDINIER

le nouveau film de Jean BECKER

DÈS LE 16 NOVEMBRE

# Cinéma

**exCentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
CONTINENTAL, UN FILM SANS FUSIL  
15h00 17h10 19h10  
/ STÉPHANE LAFLEUR 21h10

## Mike Newell s'attaque à un célèbre triangle amoureux

ODILE TREMBLAY

Longtemps Gabriel García Márquez s'est opposé à l'idée que son roman *L'Amour au temps du choléra*, écrit en espagnol, soit porté à l'écran en anglais. Publiée en 1985 en Colombie, cette histoire d'amour colombienne sur fond de société en mutation au tournant du XX<sup>e</sup> siècle avait connu une gloire universelle trois ans plus tard, à travers ses multiples traductions. Déjà nobélisé en 1982, notamment pour l'écho immense rencontré par sa saga *Cent ans de solitude*, García Márquez craignait de voir le cinéma trahir son œuvre.

Des années de lutte de la part des producteurs ont permis de mener le projet à terme. García Márquez, après une première lecture de *L'Amour...*, reprochait même à l'équipe de ne pas avoir pris suffisamment ses distances par rapport au roman... Ronald Harwood (à qui on devait le synopsis du *Pianiste* de Polanski, également une adaptation littéraire) en a signé le scénario.

### Mélange parfait

«L'Amour au temps du choléra est infiniment plus facile à adapter que *Cent ans de solitude*. Ce dernier possède trop de niveaux et de personnages pour une transposition au cinéma», estime avec raison le cinéaste britannique Mike Newell, qui a fini par décrocher le mandat de porter *L'Amour...* à l'écran. «Le mélange de comédie et de drame est parfait.» Le film est classé R (pour adultes avec réserve). Avec son humour britannique, Mike Newell, qui refusait de sacrifier les scènes érotiques, se félicite de n'avoir pas hérité de la cote X. Gabriel García Márquez, malade au moment du tournage, n'est pas venu sur le plateau, mais il s'est dit content de l'adaptation après le visionnement.

«Un film en couleurs et en anglais, sans sous-titres: telles sont les exigences de base des grands studios», explique le cinéaste britannique, qui fait la navette entre Hollywood et Londres. Mais nous avons quand même tourné à Carthagène, en Colombie, dans le port post-colonial où l'action du roman se situait. *L'Amour au temps du choléra* est magnifique dans toutes les langues. Personnellement, je l'ai lu d'une traite sans pouvoir m'arrêter.»

Une vingtaine d'années après le succès littéraire de l'œuvre, Newell et son équipe ne pensaient guère surfer longtemps sur la gloire du roman. Quoique... l'approche

du film sur les écrans a donné au roman une seconde vie: il a été classé récemment «livre du mois» par la puissante Oprah Winfrey.

Le cinéaste s'était surtout fait connaître en 1994 par le succès-surprise de la charmante comédie romantique londonienne *Quatre mariages et un enterrement*. On lui doit également, entre autres, *Donnie Brasco* et *Harry Potter et la coupe de feu*. Il a pris *L'Amour au temps du choléra* au vol.

Elle couvre un demi-siècle, cette histoire de triangle amoureux: la belle Fermina (Giovanna Mezzogiorno), son amoureux de toujours Florentino, poète et télégraphiste (Xavier Barden), et le mari de Fermina, le docteur Juvenal (Benjamin Bratt). Dans le Carthagène de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la révolution industrielle, l'épidémie de choléra, la force des classes sociales créent des tensions sociales.

### Revenir au petit film

Une des grandes frustrations de Newell fut d'avoir à sacrifier des pans entiers du roman. Le premier chapitre, entre autres, avec l'histoire du perroquet, a dû sauter après le tournage (il réapparaîtra en bonus



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Le film de Mike Newell, *Love in the Time of Cholera*, est adapté du roman de Gabriel García Márquez et prend l'affiche vendredi prochain.

sur le DVD), afin de garder le tempo. «Il était préférable de démarrer avec la scène où Florentino disait à Fermina: "Je vous ai aimée durant 40 ans. Pourquoi dites-vous que je suis un monstre?"» Le voyage à Paris des nouveaux époux, important dans le roman, fut sacrifié d'office. «J'aurais adoré tourner à Paris, mais le film aurait duré trois heures... Or c'est une histoire intime.» Trouver les interprètes fut ardu. Newell et son équipe ont cherché

des têtes d'affiche, qui n'étaient pas libres. Il était ravi de mettre en scène l'Espagnol Xavier Bardén (l'acteur de *La Mer intérieure* et de *Before Night Falls*). «Mais Javier pouvait difficilement incarner un jeune de moins de 24 ans...» Le Florentino adolescent est donc campé par un acteur colombien, Unax Ugalde. Pourtant, l'Italienne Giovanna Mezzogiorno est la seule interprète du rôle de Fermina; disparité qui fait boiter le duo amoureux.

Salma Hayek, Jennifer Lopez, Penélope Cruz avaient été envisagées. Elles n'étaient guère disponibles ou lui semblaient trop vieilles ou trop brunes pour le rôle. «Giovanna avait ce quelque chose de particulier qui fait contraste avec les beautés types de l'Amérique latine.»

Mike Newell se montre plein de reconnaissance envers Felipe Aljure. Directeur de la Commission du film colombien; ce dernier avait travaillé sur la distribution de *The Mission* de Roland Joffé (également tourné à Carthagène, 25 ans plus tôt) et a accepté de diriger la seconde équipe de distribution sur *L'Amour au temps du choléra*. «Il nous a souvent sauvé la vie en trouvant des acteurs colombiens, en faisant jouer ses contacts.»

Tourner en Colombie, pays réputé dangereux, ne lui a pas semblé particulièrement inquiétant. «Les gens de Carthagène se fendaient en quatre pour nous aider, mais la température était insupportable de chaleur et d'humidité. Le maquillage coulait et réclamait des retouches constantes.»

Après des visionnements-tests, le cinéaste sacrifia une scène, celle de l'égorgeage d'une jeune fille.

«Quand un budget pareil est en jeu (entre 45 et 48 millions de dollars), on peut difficilement imposer sa seule vision...» Newell avait quand même connu un plateau plus gigantesque avec *Harry Potter et la coupe de feu*, au budget de 280 millions. «Les seuls effets spéciaux y coûtaient plus cher que le budget total de *L'Amour au temps du choléra*.» Mais il y penserait à deux fois avant de refaire un *Harry Potter*: «Trop gros, trop complexe. D'ailleurs, à Mexico, *L'Amour au temps du choléra* sortira sur plus d'écrans que les *Harry Potter*.»

Le cinéaste évoque avec une stupeur encore amusée l'incroyable succès remporté en 1994 par sa comédie romantique *Quatre mariages et un enterrement*, et les gros chèques de redevances qu'il encaissait, incrédule. «Tous ceux qui ont travaillé sur ce film ont vu leur carrière faire un bond. La mienne aussi.» Pour l'instant, Mike Newell a envie de revenir au petit film britannique en dirigeant quelque chose dans le goût de *The Full Monty*, aux antipodes du commercial *L'Amour au temps du choléra*.

Le Devoir

Abonnement ou réabonnement  
+ 1 Guide DVD 2008  
+ 1 de ces DVD au choix. Le tout :

995\$



De plus, l'ONF offre aux 700 premiers abonnés à la nouvelle Boîte Noire le court métrage d'animation *The Danish Poet*.



Jusqu'à épuisement des stocks. Offre valable jusqu'au 22 novembre 2007. ©2007 Warner Bros. Ent. Tous droits réservés.

## ARCHAMBAULT PALMARÈS DVD

Résultats des ventes : Du 30 octobre au 5 novembre 2007

- 1 SPIDER-MAN 3
- 2 LISE DION 20 ans d'humour
- 3 TÊTES À CLAQUES.TV
- 4 POIRÔT Coffret 2
- 5 SOIRÉE CANADIENNE 2 Folklore québécois
- 6 QUEEN Rock Montréal : Live
- 7 TRANSFORMERS
- 8 JEAN-MARC CHAPUT Politiquement incorrect
- 9 SPIDER-MAN TRILOGY
- 10 RADIO ENFER Saisons 2 et 3
- 11 MINUT, LE SOIR Saison 3
- 12 SYMPHORIEN Coffret 2
- 13 PATRICK NORMAN Tu peux frapper à ma porte
- 14 LA SAGOUINE
- 15 ACADÉMIE DE HOCKEY McDONALD'S Saison 1
- 16 DAVID GILMOUR Remember that Night
- 17 NOS ÉTÉS Saison 3
- 18 PASSE-PARTOUT Coffret 2
- 19 LOONEY TUNES Golden Collection, Volume 5
- 20 NATHALIE LAMBERT Cardio Latino



Tout le cinéma du monde se retrouve au

376 Mont-Royal Est

dans un nouveau lieu plus vaste

plus complet et plus culte

**BOITE NOIRE**  
TOUT LE CINÉMA DU MONDE

# Cinéma

## Au service de la cause

**DARFUR NOW**  
Écrit et réalisé par Ted Braun,  
États-Unis, 2007, 99 minutes.

CLAUDE LÉVESQUE

**D**arfur Now, un documentaire qui a pris l'affiche à Montréal cette semaine, est un film militant. Le réalisateur Ted Braun a choisi une noble cause. Par dizaines de milliers, les habitants de cette vaste région du Soudan qu'on appelle le Darfour ont été massacrés, violés ou chassés de leurs villages par des milices «arabes» soutenues par le gouvernement central. Il est donc difficile de rester indifférent aux malheurs qui frappent cette population.

Le problème, c'est qu'à moins de n'avoir absolument rien lu ni rien vu sur le sujet, on n'apprend pas grand-chose en regardant *Darfur Now*. Le film ne comporte aucune tentative d'explication de ce conflit, qui a fait, en quatre ans et demi, 200 000 morts et forcé deux millions d'autres personnes à trouver refuge dans des camps.

Il est vrai que plusieurs enquêtes ont déjà démontré que les pires atrocités ont été commises par l'armée soudanaise et ses alliés «djangouids», les «démons à cheval». Mais on aurait quand même envie d'en savoir un peu plus long avant de s'indigner ou de militer pour la cause.

Un protagoniste important du film, le procureur de la Cour pénale internationale (CPI), Luis Moreno-Ocampo, donne au moins quelques précisions sur les liens entre Khartoum et les djangouids et dévoile quelques-unes des preuves fournies à l'appui des accusations portées contre deux Soudanais, dont un ministre. Le juriste argentin, qui a déjà poursuivi d'anciens membres de la junte mi-

litaire ayant sévi dans son pays, fait un bon plaidoyer contre l'impunité.

Il est un des nombreux personnages dont les histoires sont racontées en parallèle tout au long du documentaire. Parmi eux figure un jeune Californien qui a fait campagne pour convaincre les élus de son État de la côte ouest d'adopter une loi interdisant tout investissement de fonds publics au Soudan.

Il existe chez nos voisins du Sud un important lobby en faveur d'une intervention internationale plus musclée visant à protéger la population noire du Darfour. Le gouvernement américain, qui ne reconnaît pas la compétence de la CPI, a d'ailleurs qualifié le conflit de «génocide», ce que la «communauté internationale» dans son ensemble hésite à faire, parlant plutôt de crimes de guerre ou de crimes contre l'humanité.

Parmi les personnages du film figurent aussi un acteur (Don Cheadle, qui a joué dans *Hotel Rwanda*), un employé du Programme alimentaire mondial à l'œuvre sur le terrain et, heureusement, des habitants du Darfour. L'équipe de tournage a séjourné pendant plusieurs mois dans cette région. Souvent appuyés par des effets sonores dramatiques, les témoignages des victimes sont malheureusement trop brefs et semblent perdus dans l'ensemble de l'histoire. Le principal mérite de *Darfur Now* est probablement de nous montrer des rebelles tapis dans leurs montagnes, ce que peu de journalistes ou de cinéastes avaient fait jusqu'à présent.

Même s'il a produit une œuvre engagée, Ted Braun a donné la parole, assez longuement, à l'ambassadeur du Soudan aux Nations unies. Celui-ci défend très mal sa cause, probablement indéfendable.

Le Devoir

## Une touchante mosaïque d'infinies solitudes

**CONTINENTAL,**  
UN FILM SANS FUSIL

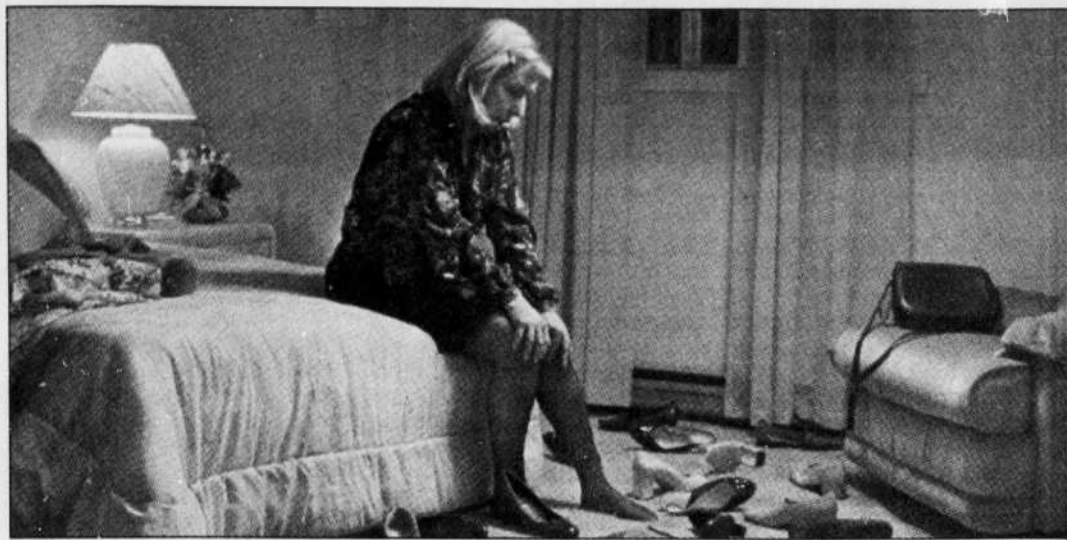
Réalisation et scénario: Stéphane Lafleur. Avec: Gilbert Sicotte, Marie-Ginette Guay, Réal Bossé, Fanny Mallette, Dominique Quessel, Caroline Gendron, Marie Brassard. Image: Sara Mishara. Montage: Sophie Leblond.

ODILE TREMBLAY

**C**ertainement le film hors normes de l'automne, l'objet cinématographique qui dépasse de toutes les cases dans lesquelles on tente de l'enfermer. Tant mieux! Stéphane Lafleur, une des têtes fondatrices du mouvement Kino, lance ici ce film insolite primé à Toronto et à Namur, qui s'élançait sur nos rives cinématographiques avec des codes et des contraintes, tous ces plans fixes par exemple, l'absence de musique, et cette esthétique automnale où l'ombre masque le soleil.

On retrouve une certaine parenté avec *États nordiques* de Denis Côté et *Mémoires affectives* de Francis Leclerc, côté mythologie de la forêt, désespoir en marche, urgence cinématographique. *Continental...* vise une large audience que le film déconcertera, tout en la nourrissant. À la fois comédie et drame, tissant les destins de quatre personnages principaux dans un *no man's land* banlieusard, le film braque sa caméra sur des personnages qui semblent surgir du hasard mais sont reliés par un fil conducteur: la disparition d'un homme évanoui dans la forêt.

Son épouse perdue (Marie-Ginette Guay) multiplie les appels de détresse. Dans un motel du coin, une jeune réceptionniste (Fanny Mallette) rêve d'amour et relègue un client (Réal Bossé), vendeur d'assu-



SOURCE CHRISTAL

*Continental*, un film sans fusil, qui se veut une œuvre sur les liens entre les êtres de solitude, aborde aussi leur mystère. Ici, la comédienne Marie-Ginette Guay, dans le rôle de l'épouse dont le mari a disparu.

rances, dont le ménage vacille. Quant à Marcel (Gilbert Sicotte), joueur compulsif à l'aube d'une vieillesse qui le terrifie, il n'hésite pas à utiliser la détresse des autres pour s'offrir un second départ.

Certains gags sont très drôles, mais le rire grince et trouble toujours. Les histoires entourant le dentier qui guette l'avenir du personnage de Marcel sont désopilantes, avec la tristesse du vieillissement en fond de décor. L'épisode d'un couple qui cherche un regard pour contempler ses ébats est aussi amusant que pathétique. Les avances de la jeune réceptionniste constituent des fragments de tendresse brisée. Le coup de fil qu'elle passe à une compagnie de *pop corn* pour la féliciter de la qualité de son produit amuse et témoigne à la fois de son infinie solitude...

Excellente direction d'acteurs—

Sicotte est particulièrement ému — et le sens du rythme dans ses fragments comiques sont de vrais atouts de *Continental*. L'ouverture et la finale, collées à la symbolique inquiétante et initiatique de la forêt, apportent un cachet insolite à ces mosaïques. La présence des sons au milieu du silence de ces solitudes ajoute au climat d'angoisse, tapi sous les rires. L'esthétique d'obscurité, en automne, souvent la nuit, crée un brouillard supplémentaire.

Le film est bien tissé mais avec des fils lâches, des trous ici et là, un flou tantôt artistique, tantôt juste flou, d'où d'autres histoires (inexistantes) pourraient surgir, et

qui s'interrompent parfois de façon trop abrupte (telle l'aventure d'un bébé échappé, sans ligne de chute). *Continental...*, qui se veut une œuvre sur les liens entre les êtres de solitude, aborde aussi leur mystère. Car Stéphane Lafleur n'offrira jamais de réponses définitives à ces destins entrevus, qui s'estompent dans le noir. La beauté du film, c'est d'avoir su capter avec finesse et humour des êtres en crise, dont la détresse se répercute sur celle des autres, en une mise en abîme qui culmine sur un vertige.

Le Devoir

Grand Prix Hydro-Québec  
Prix du public 2007, Rouyn-Noranda

K-FILMS AMÉRIQUE  
Présente

Jordis Triebel Jürgen Vogel

« Magnifique Jordis Triebel »  
Martin Bilodeau LE DEVOIR

« Un bonheur de film »  
Scott Sarfaty LA PRESSE

« Allez absolument voir ce film... absolument remarquable »  
Michel Coulombe  
SAMEDI ET RIEN D'AUTRE (RADIO CANADA)

Le bonheur d'Emma

Emmaus Glück / Version originale allemande  
sous-titres français

Un film de Sven Taddicken  
D'après le livre "Les amis d'Emma" de Claudia Schreiber

german  
K-FILMS

13  
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA BOUCHERVILLE  
CINÉMA EX-CENTRIS  
CINÉMA GATINEAU  
CINÉMA SHERBROOKE  
CINÉMA CARTIER - QUÉBEC

K-FILMS AMÉRIQUE présente

CAMÉRA D'OR CANNES 2006

5 GRAND PRIX DANS LES FESTIVALS INTERNATIONAUX  
Copenhague - Transylvanie - Molodiste - Sienna  
Cinesone - Prix du Public à Cinesone

★★★★ THE NEW YORKER  
★★★★ NEW YORK POST

« Fracassant premier film (...) un magnifique OVNI. » LIBÉRATION  
« Je ne vois guère que la grande comédie italienne pour avoir commis quelque chose d'équivalent. » POSITIF

12:08  
À L'EST DE BUCAREST

VERSION ORIGINALE ROUMAINE AVEC SOUS-TITRES FRANÇAIS

UN FILM DE CORNELIU PORUMBOIU  
AVEC MIRCEA ANDRHESCU, TED COBIAN, ION SAPDARU  
ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR CORNELIU PORUMBOIU. UNE PRODUCTION DE 42 KM FILM

PRÉCÉDÉ DU COURT MÉTRAGE DE DIANE ODOMBASWIN  
ICI PAR ICI

UNE PRODUCTION DE L'ONCE NATIONAL DU FILM DU CANADA

13  
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CINÉMA DU PARC  
CINÉMA BOUCHERVILLE  
CINÉMA EX-CENTRIS  
CINÉMA GATINEAU  
CINÉMA SHERBROOKE  
CINÉMA CARTIER - QUÉBEC

CONTINENTAL

UN FILM SANS FUSIL  
UNE PRODUCTION MICRO-SCOPE  
SCÉNARIO ET RÉALISATION STÉPHANE LAFLÉUR

« LE MEILLEUR FILM QUÉBÉCOIS QUE J'AI VU CETTE ANNÉE! UN FILM BRILLANT [...] REMARQUABLE! »  
- MARC CASSIVI, CHRISTIANE CHARETTE, RADIO-CANADA

« J'AI ADORÉ ÇA! C'EST EXTRAORDINAIRE! C'EST INFINIMENT INTELLIGENT! »  
- LOUISE FORESTIER, LE LAI-VU & LA RADIO, RADIO-CANADA

« ...DU GRAND CINÉMA. [...] FINESSE, SINCÉRITÉ ET HUMOUR... »  
- MARION DUBREUIL, LEVI

« ...DÉLICIEUSE COMÉDIE NOIRE... »  
- MAXIME DESJARDINS, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

Marie-Ginette Guay  
Gilbert Sicotte  
Fanny Mallette  
Réal Bossé

GAGNANT  
TORONTO  
RÉALISÉ PAR STÉPHANE LAFLÉUR  
DANS LE FILM CONTINENTAL  
DE NAMUR  
VENISE  
FESTIVAL DU FILM DE MONTRÉAL

micro\_scope  
WWW.CONTINENTAL-LEFILM.COM

À L'AFFICHE GATINEAU SHERBROOKE QUÉBEC LE FORUM 22

★★★★★  
- MAXIME DESJARDINS, LE JOURNAL DE MONTRÉAL  
- LOUISE JALBERT, ÉCHOS VEITTES

« Un film coup de poing! »  
- CLAUDE DESCHÊNES, LE TÉLÉJOURNAL, RADIO-CANADA

« Le jeune Maxime Desjardins-Tremblay crève l'écran. »  
- LOUISE JALBERT, ÉCHOS VEITTES

LE RING

WWW.LERING-LEFILM.COM

13  
PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE

CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS

WWW.CHRISTALFILMS.COM

RENCONTRES INTERNATIONALES DU DOCUMENTAIRE DE MONTRÉAL  
DU 8 AU 18 NOVEMBRE 2007

→ BILLETTERIE ARTICULÉE  
514 844-2172 1 866 844-2172

10<sup>e</sup> édition : plus de 100 films documentaires en provenance d'une trentaine de pays !

vous êtes ici

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE | CINÉMA ONF | CŒUR DES SCIENCES-UDAM | GRANDE BIBLIOTHÈQUE | CINÉMA DU PARC

Québec TELEFILM CANADA

www.ridm.qc.ca